



Choix de poésies;

Paul Verlaine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne Faisait voler la grive à travers l'air atone, Et le soleil dardait un rayon monotone Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant, Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent. Soudain, tournant vers moi son regard émouvant : « Quel fut ton plus beau jour? » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique. Un sourire discret lui donna la réplique, Et je baisai sa main blanche, dévotement.

— Ah! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !

Et qu'il bruit avec un murmure charmant

Le premier « oui » qui sort de lèvres bien-aimées !

i'r)i::\i l'is s.\ r r i; n 1 1:

APRÈS TROIS ANS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle, Je me suis promené dans le petit jardin Qu'éclairait doucement le soleil du matin, Pailletant chaque fleur d'une humide élincelle.-

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle De vigne folle avec les chaises de rotin... Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent; comme avant, Les grands lis orgueilleux se balancent au vent. Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda Dont le i)U\tre s'écaille au bout de l'iivcneue. — Grôle, parmi l'odeur fade du réséda.

VOEU

Ahl les oarystis! Les premières maîtresses! L'or des cheveux, l'azur des yeux, la fleur des chairs, Et puis, parmi l'odeur des corps jeunes et clairs, La spontanéité craintive des caresses I

Sont-elles assez loin toutes ces allégresses Et toutes ces can-deurs! Hélas ! toutes devers Le printemps des regrets ont fui les noirs hivers De mes ennuis, de mes dégoûts, de mes détresses!

Si que me voilà seul à présent, morne et seul, Morne et désespéré, plus glacé qu'un aïeul, Et tel qu'un orphelin pauvre sans sœur aînée,

o la femme à l'amour câlin et réchauffant,

Douce, pensive et brune, et jamais étonnée, ^

El qui parfois vous baise au front, comme un enfant ! \

10 POÈMKS SATU₁\IENS.

ÏY

J.ASSITUDE

A batdllas de amor cnmpo de pluma.

(GONGOIIA.)

De la douceur, de la douceur, de la douceur! Calme un peu ces transports fébriles, ma charmante. Même au fort du déduit, parfois, vois-tu, l'amante Doit avoir l'abandon paisible de la sœur.

Sois langoureuse, fais ta caresse endormante, Bien égaux tes soupirs et ton r(*gard berceur. Va, l'étreinte jalouse, et le spasme obsesseur Ne valent pas un long baiser, même qui mente !

Mais dans ton cher c<eiir d"or, me dis-tu, mon enfant, La fauve passion va sonnant l'olifant... Laisse-la trom}etter à son aise, la gueuse!

Mets ton front sur mon front et ta main dans ma main, Et fais-moi des serments que tu rompras demain. Et pleurons jusqu'au jour, ô petite fouguese !

MELANCHOLIA. U

MON IIÉVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant

D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,

^^]t qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même

Si tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Jar elle me comprend, et mon cœur transparent r*our elle seule, hélas ! cesse d'être un problème ^our elle seule, et les moi-teurs de mon front blême, i^lle seule les sait rafraicbir, en pleurant.

îst-elle brune, blonde ou rousse? — Je l'ignore. lOn nom '/ Je me souviens qu'il est doux et sonore lomme ceux des aimées que la Vie exila.

on regard est pareil au regard des statues,

ît pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a

/inflexion des voix chères qui se sont tues.

12 l'OÈMES SATURNIENS.

vr

A UNE FEMME

A vous C(3S vers de par la gi'ilce consolante De vos grands yeux où rit et pleure un rôxe doux, De pai' votre Ame pure, et toute lionne, î\ vous Ces vers du fond de ma dcHrcsse violente.

C'est qu'hélas t le hideux cauchemar (jui nie hante

N'a pas de trûve et va furieux, fou, jaloux,

Se multipliant comme un cortège de loups

Et se pendant après mon soi'l (ju'il ensanglante!

Oh! je stmlle, je soullre aHi'oust'mmt. si l)i<'n Que le gémissement premier du |)r('mier homme Chassé d'Edi'u n'est (ju'unc églogii»' .ni piix dn mien

El l(>s soucis (|U(' vous pouvez avoir s((nl cninme Iles liiionnelles sur un ciel d'.iprès-midi. - Chère, — [»ar un he.iu joui" de septemltic attiédi.

JZ

EFFET DE NUIT

La nuit. La pluie. Un ciel blafard qui déchiquette

De flèches et de tours à jour la silhouette

D'une ville gothique éteinte au lointain gris.

La plaine. Un gibet plein da pendus rabo^u^gris

Secoués par le bec avide des corneilles HvP-'^

Et dansant dans l'air noir des gigue non pareilles,

Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups.

Quelques buissons d'épines épars, et quelques houx

Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche,

Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.

Et puis, autour de trois livides prisonniers

Qui vont pieds nus, deux cent vingt-cinq pertuisaniers

En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
Luisent à contre-sens des lances de l'averse.

IC) l'OKMKS SATI'! NIKNS.

(JlIOTI'.Snl'KS

Leurs jainl)es pour toutes montures, l*our tous biens l'or de
leurs rei^ards, Par le chennin des aventures Ils vont haillonneux
et hagards.

Le sage, indigné, les harangue; Le sot plaint ces fous
hasardeux:

Les enfants leur tirent la langue Et les filles se moquent d'eux.

C'est qu'odieux et ridicules, l'^l malé(i[ques en eITel, Il> nul
Tair. sur les crépuscules, D'un mauvais vrvc (jue l'on fait :

EÂUX-FOKTES.

C'est que, sur leurs aigres guitares Crispant la main des liber-
tés, Ils nasillent des chants bizarres, Nostalgiques et révoltés;

C'est enlin que dans leurs prunelles Ilit et pleure — fastidieux
— 1^'amour des choses éternelles, Des vieux morts et des anciens
dieux !

— Donc, allez, vagabonds sans trêves, Errez, funestes et mau-
dits, Le long des gouffres et des grèves, Sous l'œil fermé des para-
dis !

La nature à Thomnie s'allie Pour châtier comme il le faut L'or-
gueilleuse mélancolie Qui vous fait marcher le front haut,

Et, vengeant sur vous le blasphème Des vastes espoirs véhéments,
Meurtrit voire front analhème Au choc rude des éléments.

Les juins brûlent et les décembres Gèlent votre chair jusqu'aux os,
Et la fièvre envahit vos membres Qui se déchirent aux roseaux

Tout VOUS repousse et tout vous navre, Et quand la mort viendra pour vous,
Maigre et froide, votre cadavre Sera dédaigné par les loups!

A Catulle Mendès.

PAYSAGP:S TRrSTK^<. 21

SOLEILS COUCHANTS

Une aube affaiblie Verse par les cbanips, La mélancolie- Des soleils couchants
La mélancolie Berce de doux chants Mon cœur qui s'oublie Aux soleils couchants.

Et d'étranges rêves, Comme des soleils Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils, Défilent sans trêves, Défilent, paj'oils
A des grands soleils Couchants sur les graves.

O È M E S A T U K N I 1 : N

CRKPUSGULR DU SOIll MYSTIQUE

Le Souvenir avec le Crépuscule Rougeoie et tremble à l'ardent horizon De l'Espérance en flamme qui recule Et s'agrandit ainsi qu'une cloison Mystérieuse ou mainte floraison

— Dahlia, lys, tulipe et renoncule ~ S'élance autour (Un treillis et circule Parmi la malade exhalaison

De parfums lourds et chauds, dont le poison

— Dalilia, lys, tulipe et renoncule — Noyant nies sens, mon âme et ma raison, Mêlé dans une immense pamoison

I^e Souvenir avec le Crépuscule.

PROMENADE SENTIMENTALE

Le couchant dardait ses rayons suprêmes Et le vent berçait les nénuphars blêmes; Les grands nénuphars entre les roseaux Tristement luisaient sur les calmes eaux. Moi j'errais tout seul, promenant ma plaie Au long de l'étang, parmi la saulaie Où la bi'ume vague évoquait un grand Fantôme laiteux et désespérant, Et pleurant avec la voix des sapielles Qui se rappelaient en battant des ailes Parmi la saulaie où j'errais tout seul Promenant ma plaie; et l'épais linceul Des ténèbres vint noyer les suprêmes Rayons du couchant en ses ondes blêmes Et des nénuphars parmi les roseaux, Des grands nénuphars sur les calmes eaux.

24 POÈMES SATULINIENS.

MJIT DU WALFULLIGIS CLASSIQUE

C'est plutôt 1(? sabl)aL du second Faust quo Fautre. Un rhyllh-mique saljbat, rythmique, extrêmement lUiythmique. — Imaginez ui^ jardin de Lenotre, Correct, ridicule et charmant.

J)os ronds-points: au milieu, des jets d'eau; des allées Toutes droites ; syl vains de marbre; dieux marins De bronze; ça et là, des Vénus étalées; Des quinconces, des boulingrins;

Dos chAtaigniers; des plants de Heurs formant la dune; ii-j. (les rosiers nains qii Un :L;oi'lt dorje ('llila ; Uns loin, des ifs iailh-s en liiani;l<'. La lune D'un soii" d'été sui- (oui ecl.i.

paysa<;ks tristes. 25

Minuit sonne, et rév-eille au fond du parc aulique ;/

Un air mélancolique, un sourd, lent et doux air Ue chasse : tel, doux, lent, sourd et mélancolique, / ^' L'air de chasse de Tannhauser. ."

Des chants voilés de cors lointains où la tendresse Des sens étreint l'effroi de l'âme en des accords Harmonieusement dissonnants dans l'ivresse; Et voici qu'à l'appel des cors

S'entrelacent soudain des formes toutes blanches. Diaphanes, et que le clair de lune fait Opalines parmi l'ombre verte des branches, — Un Watteau rêvé par Ralîet! —

S'entrelacent parmi l'ombre verte des arbres D'un geste alan-gui, plein d'un désespoir profond, Puis, autour des massifs, des bronzes et des marbres Très lentement dansent en rond.

— Ces spectres agités, sont-ce donc la pensée Du poète ivre, ou son regret, ou son remords, Ces spectres agités en tourbe cadencée,

Ou bien tout simplement des moi'ts i'

Sunl-ce donc ton remords, ù j'èvasseur, qu'invite L'jorreur ou ton regret, ou ta pensée, — hein ? — tous Ces spectres (ju'un vertige irrésistible agile, Ou bien des morts <|ui sciaient fous? —

N'importe! ils vont toujours, les fébriles fantômes, Menant leur ronde vaste et morne et tressautant Comme dans un rayon de soleil des atomes. Et s'évaporent à l'instant

Humide et blême où l'aube éteint l'un après l'autre Les cors, en sorte qu'il ne reste absolument Plus rien — absolument — qu'un jardin de Lenôte, Correct, ridicule et charmant.

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs Des violons

De l'automne Blessent mon cœur D'une langueur

Monotone.

Tout suffoquant Et blême, quand

Sonne l'heure, Je me souviens Des jours anciens

Et je pleure.

JMJKMKS SATT-i;XI!:\-.

Kl je m'en vais Au vent mauvais

Qui m'emporte Deçà, delà, Pareil à la

Feuille moile.

î'AYSArîF.S Ti; I STK.:. 20

L'HEURE DU BERGER

La lune est rouge au brumeux horizon; Dans un brouillard qui danse, la prairie S'endort fumeuse et la grenouille crie Par les joncs verts où circule un frisson;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles; Des peupliers profilent aux lointains Droits et serrés, leurs spectres incertains; Vers les buissons errent les lucioles;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes, Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes. Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

LE ROSSIGNOL

Commo un vol criard d'oiseaux en émoi, Tous mes souvenirs s'abattent sur moi, S'abattent parmi le feuillage jaune De mon cœur mirant son tronc plié d'aune Au tain violet de l'eau des Regrets Oui mélancoliquement coule auprès, S'abattent, et puis la rumeur mauvaise Qu'une brise moite en montant apaise, S'éteint par degrés dans l'arbre, si bien Qu'au bout d'un instant on n'entend plus rien, Plus rien que la voix célébrant l'Absente, l'^lus rien que la voix — ô si languissante! — De l'oiseau (pii fui mon premier Amour, Et qui cbante encor comme au premier jour; Et

dans la splendeur triste d'une lune Se levant i)lafarde el solennelle, une

Nuit mélancolique et lourde d'été, Pleine de silence et d'obscurité, Berce sur l'azur qu'un vent doux effleure L'arbre qui frissonne et l'oiseau qui pleure.

A \h'\v^,\ W'tnier

FEMME ET CHATTE

Elle jouait avec sa chatte

Et c'était merveille de voir

La main blanche et la blanche patte

S'ébattre dans l'ombre du soir.

Elle cachait — la scélérate! — Sous ses mitaines de fil noir Ses meurtriers ongles d'agate, Coupants et clairs comme un rasoir.

L'autre aussi faisait la sucrée Et rentrait sa griffe acérée, Mais le diable n'y perdait rien...

Et dans le boudoir où, sonore,

'l'intait son rire aérien

Brillaient quatre points de phosphore,

j'oKM j:s sA'iiKN j i;ns.

LA CHANSON DES INGENUES

Nous sommes les Ingénues Aux bandeaux plats, à l'u'il bleu, Oui vivons presque inconnues, Dans les romans qu'on lit peu.

Nous allons entrelacées, Et le jour n'eKt pas plus pur Ouc le fond de nos pensées.

Et nos rêves sont d'azur.

j'^l nous cuiirons pnr les préés i'''t ri(Qn< et bnltillnns \)r>> aubes jusipiaïix ve>pi'ères.

VA chassons aux iiäjiilJons.

Et des chapeaux de bergères Défendent notre fraîcheur, Et nos robes — si légères — Sont d'une extrême blancheur;

Les Richelieux, les Caussades, Et les chevaliers Faublas Nous prodiguent les œillades.

Les saluts et les « hélas! »

Mais en vain, et leurs mimiques Se viennent casser le nez De-
vant les plis ironiques De nos jupons détournés;

Et notre grandeur se raille Des imaginations De ces. raseurs
de muraille Bien que parfois nous sentions

Battre nos cœurs sous nos mantes A des pensers clandestins,
En nous sachant les amantes Futures des libertins

UN DAHLIA

Courtisane au sein dur, à l'œil opaque et brun S'ouvrant avec lenteur comme celui d'un bœuf, Ton grand torse reluit ainsi qu'un marbre neuf.

Fleur grasse et riche, autour de toi ne flotte aucun Arôme, et la beauté sereine de ton corps Déroule, maie, ses impeccables accords.

Tu ne sens même pas la chair, ce goût (ju'au moins Exhalent celles-là qui vont fanant les foins, Et tu trônes, Idole insensible à l'encens.

— Ainsi le Djiblia, roi vctü de splendeur. Élève sans orgueil sa tête sans odeur.

Irritant au milieu des jasmins agaçants.

CAL'IlfKS. 39

ly

IL BAC

Baiser ! rose trémière au jardin des caresses!

Vif accompagnement sur le clavier des dents

Des douxrefrains qu'Amour chante en les cœurs ardents

Avec sa voix d'archange aux langueurs charmeresses !

Sonore et gracieux Baiser, divin Baiser! Volupté sans pareille, ivresse inénarrable. Salut ! L'homme, penché sur ta coupe adorable, S'y grise d'un bonheur qu'il ne sait épuiser.

Gomme le vin du lihin et comme la musique,

Tu consoles et tu berces, et le chagrin

Expire avec la moue en ton pli purpuin..

Qu'un plus grand, Goethe ou Will, te dresse un vers classique.

Moi, je ne puis, chétif trouvère de Paris, T'offrir que ce bouquet de strophes enfantines : Sois bénin et, pour prix, sur les lèvres mutines D'Une que je connais, Baiser, descends, et ris.

ÇâVITUI

<AY1THI. 43

ÇAVITRI

{Maha -Baratta.)

Pour sauver son époux, Çavitrî fit le vœu De se tenir trois jours entiers, trois nuits entières, Debout, sans remuer jambes, buste ou paupières : Rigide, ainsi que dit Vyâça, comme un pieu.

Ni, Curya, tes rais cruels, ni la langueur Que Tchandra vient épandre à minuit sur les cimes Ne firent défaillir, dans leurs efforts sublimes, La pensée et la chair de la femme au grand cœur.

— Que nous cerne l'Oubli, noir et morne assassin. Ou que
l'Envie aux traits amers nous ait pour cibles. Ainsi que Çavitrî fai-
sons-nous impassibles, Mais comme elle, dans l'âme, ayons un
haut dessein,

nr

SÉRÉNADE

SÉRÉNADE. 47

SERENADE

Comme la voix d'un mort qui chanterait

Du fond de sa fosse, Maîtresse, entends monter vers ton
retrait

Ma voix aigre et fausse.

Ouvre ton âme et ton oreille au son

De ma mandoline :

Pour toi j'ai fait, pour toi, cette chanson

Cruelle et câline.

Je chanterai tes yeux d'or et d'onyx Purs de toutes ombres,

Puis le Léthé de ton sein, puis le Styx De tes cheveux sombres.

Comme la voix d'un mort qui chanterait

Du fond de sa fosse, Maîtresse; entends monter vers ton
retrait

Ma voix aigre et fausse.

Puis je louerai beaucoup, comme il convient

Celte chair bénie Dont le parfum opulent me revient

Les nuits d'insomnie.

Et pour finir, je dirai le baiser

De ta lèvre rouge, Et ta douceur à me martyriser,

— Mon ange f — Ma Gouge !

Ouvre ton Ame et ton oreille au son

De ma mandoline :

Pour toi j'ai fait, pour toi, cette chanson

Cruelle et câline.

A Edmond Lepelletier.

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine. — Sous tes ponts qu'environne une vapeur malsaine Bien des corps ont passé, morts, horribles, pourris, Dont les âmes avaient pour meurtrier Paris. Mais tu n'en traînes pas, en tes ondes glacées, Autant que ton aspect m'inspire de pensées !

Le Tibre a sur ses bords des ruines qui font Monter le voyageur vers un passé profond, Et qui, de lierre noir et de lichen couvertes, Apparaissent, tas gris, parmi les herbes vertes. Le gai Guadalquivir rit aux blonds orangers Et reflète, les soirs, les boléros légers. Le Pactole a son or, le Bosphore a sa rive Où. vient faire son kief l'odalisque lascive. Le Rhin est un burgrave, et c'est un troubadour Que le Lignon, et c'est un ruffian que l'Adour. Le

Nil, au bruit plaintif de ses eaux endormies, Berce de rêves doux le sommeil des momies.

52 POÈMES saturnip:ns.

Le grand Meschascébé, fier de ses joncs sacrés, Charrie augustement ses îlots mordorés, Et soudain beau d'éclairs, de fracas et de fastes, Splendiblement s'écroule en Niagaras vastes. I/Eurotas, où l'essaim des cygnes familiers Mêlé sa grâce blanche au vert mat des lauriers, Sous son ciel clair que raie un vol de gypaète, Rhythmique et caressant, chante ainsi qu'un poète. Enfin, Ganga, parmi les hauts palmiers tremblants Et les rouges padmas, marche à pas fiers et lents En appareil royal, tandis qu'au loin la foule Le long des temples va hurlant, vivante houle, Au claquement massif des cymbales de bois. Et qu'accroupi, filant ses notes de hautbois, Du saut de l'antilope agile attendant l'heure, Le tigre jaune au dos rayé s'étire et pleure.

— Toi, Seine, tu n'as rien. Deux quais et voilà tout, Deux quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout D'affreux bouquins moisies et d'une foule insigne Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne. Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin Les passants alourdis de sommeil ou de faim, Et que le couchant met au ciel des taches rouges, Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges l'it, s'accoudant au pont de la Cité, devant Notre-Dame, songer, cœur et cheveux au vent! Les nuages, chassés par kn)rise nocturne,

Gourent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne. Sur la tête d'un roi du portail, le soleil, Au moment de mourir, pose un baiser vermeil. L'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre, Et l'on voit voler la chauve-souris sombre. Tout bruit s'apaise autour.

A peine un vague son Dit que la ville est là qui chante sa chanson,
Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes; Et c'est l'aube des
vols, des amours et des crimes.

— Puis, tout à coup, ainsi qu'un ténor effaré Lançant dans l'air
bruni son cri désespéré, Son cri qui se lamente et se prolonge, et
crie. Éclate en quelque coin l'orgue de Barbarie : Il brame un do
ces airs, romances ou polkas, Qu'enfants nous tapotions sur nos
harmonicas, Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes. Vi-
brer l'âme aux proscrits, aux femmes, aux artistes. C'est écorché,
c'est faux, c'est horrible, c'est dur. Et donnerait la fièvre à Rossi-
ni, pour sûr; Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées; Sur
une clef de sol impossible juchées, Les notes ont un rhume et les
do sont des la, Mais qu'importe! l'on pleure en entendant cela!
Mais l'esprit, transporté dans le pays des rêves. Sent t\ ces vieux
accords couler en lui des sèves; La pitié monte au cœur et les
larmes aux yeux, Et l'on voudrait pouvoir goûter la paix des
cieux,

Et dans une harmonie étrange et fantastique' Qui tient de la
musique et tient de la plastique, L'âme, les inondant de lumière
et de chant, Mêlé les sons de l'orgue aux rayons du couchant!

— Et puis, l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence.

Et la nuit terne arrive, et Vénus se balance

Sur une molle nue au fond des cieux obscurs ;

On allume les becs de gaz le long des murs,

Et l'astre et les flambeaux font des zigzags fantasques

Dans le fleuve plus noir que le velours des masques;

Et le contemplateur sur le haut garde-fou
Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou
Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abîme.

Pensée, espoir serein, ambition sublime,
Tout jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit.

Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit I
— Sinistre trinité! De l'ombre dures portes!

Mané-Thécel-Pharès des illusions mortes!

Vous êtes toutes trois, ô Goules de malheur,
Si terribles que l'Homme, ivre de la douleur
Que lui font en perçant sa chair, vos doigts de spectre,
L'Homme, espèce d'Oreste à qui manque une Electre,
Sent la fatalité de votre regard creux.

Ne peut rien et va droit au précipice affreux;

Et vous êtes aussi toutes trois si jalouses

De tuer et d'offrir au grand Ver des épouses Qu'on ne sait que
choisir entre vos trois horreurs, Et si l'on craindrait moins périr
par les terreurs Des ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau pro-
fonde, Ou dans tes bras fardés, Paris, reine du monde !

— Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant, Tu traînes
dans Paris ton cours de vieux serpent, De vieux serpent boueux,

emportant vers tes havres Tes cargaisons de bois, de houille et de cadavres !

fl

CÉSAR BORGIA

^ nÉSAR RORCila. 59

CÉSAR BOUGIA

Sur fond sombre noyant un riche vestibule

Où le buste d'Horace et celui de Tibulle

Lointains et de profil rêvent en marbre blanc,

La main gauche au poignard et la main droite au flanc,

Tandis qu'un rire doux redresse la moustache.

Le duc CÉSAIL en grand costume se détache.

Les. yeux noirs, les cheveux noirs, et le velours noir

Vont contrastant, parmi l'or somptueux d'un soir,

Avec la pâleur mate et belle du visage

Vu de trois quarts et très ombré, suivant l'usage,

Des Espagnols ainsi que des Vénitiens

Dans les portraits de rois et de patriciens.

Le nez palpite, fm et droit. La bouche, rouge,

Est mince, et l'on dirait que la tenture bouge
Au souffle véhément qui doit s'en exhaler.
Et le regard errant avec laisser-aller
Devant lui, comme il sied aux anciennes peintures,
Fourmille de pensers énormes d'aventures.

■'t POEMES SATURNIENS.

El le front large et pur, sillonné d'un grand pli, Sans doute de
projets formidables rempli, Médite sous la toque où frissonne
une plume Elancée hors d'un nœud de rubis qui s'allume.

A FELICIEN CHAMPSAUR

FETES GAT,.VXTES. iVA

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi

Que vont charmant masques et bergamasques

Jouant du luth et dansant et quasi

Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur L'amour vainqueur et la
vie opportune, Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur Et leur
chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,

Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveites parmi les marbres.

PANTOMIME

Pierrol, qui n'a rien d'un Clitandre, Vide un flacon sans plus attendre, Et, pratique, entame un pâté.

Cassandre, au fond de l'avenue, Verse une larme méconnue
Sur son neveu déshérité.

(c faiiuin d'Arlequin conii)iiic L'enlèvement de (.olombine Et
pirouette (lualic fois.

Colombine rêve, surprise
De senlir un cœur dans la brise
Et d'entendre en son cœur des voix.

F ÊTES (i A LAN TES. 65

SUR l'iii:rbe

L'abbé divague. — Et toi, marquis, Tu mets de travers ta
perruque.

— Ce vieux vin de Chypre est exquis Moins, Gamargo, que
votre nuque.

— Ma flamme... — Do, mi, sol, la, si.

— L'abbé, ta noirceur se dévoile.

— Que je meure^ mesdames, si Je ne vous décroche une étoile.

— Je voudrais être petit chien !

— Embrassons nos bergères, l'une Après l'autre. — Messieurs, eh bien?

— Do, mi, sol. — lié! bonsoi*. la Lune!

o6 1' K 'i' li --^ ^" A 1. A N T E S .

L'ALLEE

Fardôc <^t peinte comme au temps des bergeries, Frêle parmi les nœuds énormes de rubans, Elle passe, sous les ramures assombries, Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs, Avec mille façons et mille alTéleries Qu'on garde d'ordinaire aux per-ruches chéries. Sa longue robe à queue est bleue, et l'éventail Qu'elle froisse en ses doigts fluets aux larges bagues S'égaie en des sujels erotiques, si vagues Qu'elle sourit, tout en rêvant, à maint détail. — lîlonde en somme. Le nez mignon avec la bouche Incarnadine, grasse, et divine d'orgueil Inconscient. — D'ailleurs plus fine que la mouche Qui ravive l'éclat un peu niais de l'œil.

A LA PROMENADE

Le ciel si pâle et les arbres si grêles
Semblent sourire à nos costumes clairs
Qui vont flottant légers avec des airs
De nonchalance et des mouvements d'ailes.

Et le vent doux ride l'humble bassin, Et la lueur du soleil
qu'atténue L'ombre des bas tilleuls de l'avenue
Nous parvient bleue et mourante à dessein.

Trompeurs exquis et coquettes charmantes. Cœurs tendres
mais affranchis du serment. Nous devisons délicieusement, Et les
amants lutinent les amantes.

o8 FK'J'ES G A r.A NT ES.

De qui la main imperceptible sait Parfois donner un soufflet
qu'on échange Contre un baiser sur Textième phalange
Du petit doigt, et comme la chose est

Immensément excessive et farouche, On est puni par un regard très sec,
Lequel contraste au demeurant avec La moue assez clémente de la bouche.

FÊTES (VALANTES. 69

LES INGENUS

Les hauts talons luttaienent avec les longues jupes, En sorte que,
selon le terrain et le vent. Parfois luisaient des bas de jambe, trop
souvent Interceptés! — et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux Inquiétait le col des
belles sous les branches, Et c'étaient des éclairs soudains de

nuques blanches Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne : Les belles, se pendant rêveuses à nos bras, Dirent alors des mois si spécieux, tout bas, Oue notre âme depuis ce lemps tremble et s'étonne.

70 ll.ll.> «.A J.ANiK:

G()1{TÈGE

Un singe en vcsle de brocart Trotte et gambade devant elle Oui froisse un mouchoir de dentelle Dans sa main gantée avec art,

Tandis qu'un négrillon tout rouge Maintient à lour de bras les pans De sa lourde robe en suspens, Attentif i\ tout pli qui bouge;

Le singe ne perd pas des yeux La gorge blanche de la dame, Opulent trésor (jue réclame Le torse nii d»' I un des dieux:

Le négrillon parfois soulève Plus haut qu'il ne faut, Taigrefin.

Son fardeau somptueux, afin De voir ce dont la nuit il rêve;

Elle va par les escaliers, Et ne paraît pas davantage Sensible à l'insolent suffrage De ses animaux familiers.

LES COQUILLAGES

Chaque coquillage incrusté Dans la grotte où i A sa particularité.

Dans la grotte où nous nous aimâmes

L'un a la pourpre de nos âmes Dérobée au sang de nos cœurs Quand je hrûle cl (jue tu tenflammes;

Cet autre afl'eclo tes langueurs Et tes pâleurs alurs que, lasse.

Tu u)'r\\ voiix «lo mes yeux moqueurs.

FKTKS (iALANTKS. 73

Celui-ci conlrefait la grâce

De ton oreille, et celui-là

Ta nuque rose, courte et grasse;

Mais un, entre autres, me troubla.

FKTES GALANTES.

l-AM()i:ilKS

Scarainouche et Pucinella

Qu'un mauvais dessoïn lassembla

Cîesliculcnl. noirs sur la lune.

Cependant l'excellent docteur Bolonais cueille avec lenteur
Des simples parmi l'herbe brune.

Lors sa fille, piquant minois.

Sous la charmillf, en tapinois, Se glisse demi-nue, on quéle

De son beau pirat»' espagnol Dont un lannouvux rossignol
Clame la détresse à tuc-t(île.

FKTK s (iAT^ANTF.S. 75

CYTHKRE

Un pavillon à claires-voies Abrite doucement nos joies Qu'é-
ventent des rosiers amis;

L'odeur des roses, faible, grâce

Au vent léger d'été qui passe.

Se mêle aux parfums qu'elle a mis

Comme ses yeux l'avaient promis Son courage est grand et sa
lèvre Communique une exquise (ièvre;

Et l'Amour comblant tout hormis La faim, sorbets et confi-
tures Nous préservent des courbatures.

FKTKS (i A LAN TES.

EN BATE A

L'étoile du berger Ireiiljlote Dans l'eau plus noire et le pilole
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,

D'être audacieux, et je mets

Mes deux mains partout désormais!

Le chevalier Atys qui gratte Sa guitare, à Chloris l'ingrate
Lance une œillade scélérate.

L'abbé confesse I)as Eglé,

Et ce vicomte dérégé

Des cbûuups donne à son cœur la clé.

FKTES GALANTES. il

Cependant la lune se lève Et l'esquif en sa course brève File
gaîment sur l'eau qui rêve.

78 I KTES GALANTES.

MANDOLINE

Les donneurs de sérénades Et les belles écouteuses Echantent
des propos fades Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte, Et c'est l'éternel Clitandre, Et c'est
Damis qui pour mainte Cruelle fait maint vers tendre,

Leurs courtes vestes de soie, Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie Et leurs molles ombres bleues

80 FKTES (;A T. AN TES.

Tourbillonnent dans l'exlase D'une lune rose et grise, Kt la
mandoline jase Parmi les frissons de brise.

A CLYMENE

Mystiques barcarolles, Romances sans paroles, Chère, puisque
tes yeux.

Couleur des cieux,

Puisque ta voix, étrange Vision qui dérange Et trouble l'hori-
zon De ma raison,

Puisque Tarome insigne De ta pâleur de cygne Et puisque la
candeur De ton odeur,

82 r !•: TES (; A I. A N T E S .

Ah! puisque tout ton être Musique qui pénètre, Nimbés
d'anges défunts.

Tons et parfums,

A sur d'almes cadences V.n ses correspondances Induit mon
cœur subtil, Ainsi soit-il!

i.iriTitE

l^lloigné de vos yeux, Madame, par des soins

Impérieux (j'en prends tous les dieux à témoins),

Je languis et me meurs, comme c'est ma coutume

En pareil cas, et vais, le cœur plein d'amertume,

A travers des soucis oî votre ombre me suit,

Le jour dans mes pensers, dans mes rêves la nuit,

Et la nuit et le jour adorable, Madame!

Si bien qu'enfin, mon corps faisant place à mon âme,

Je deviendrai fantôme à mon tour aussi, moi,

Et qu'alors, et parmi le lamentable émoi

Des enlacements vains et des désirs sans nombre,

Mon ombre se fondera à jamais en votre ombre.

En attendant, je suis, très chère, ton valet.

FKTES VALANTES,

Tout se comporte-t-il là-bas comme il te plaît? Ta perruche, ton chat, ton chien? La compagnie Est-elle toujours belle, et celte Silvanie Dont j'eusse aimé l'œil noir si le tien n'était bleu. Et qui parfois me fit des signes, palsambleu! Te sert-elle toujours de douce confidente?

Or, Madame, un projet inipatienl me hante

De conquérir le monde et tous ses trésors pour

Mettr(3 à vos pieds ce gage — indigne — d'un amour

l'.gal à toutes les flammes les plus célèbres

Uui des glands cœurs aient fait resplendir les ténèbres.

(lléopâtre fut moins aimée, oui, sur ma foi !

Par Marc-Antoine et par César que vous par moi,

Nen doutez pas, Madame, et je saurai combattre

(lomme César pour un sourire, ô CiéopAtre,

Et comme Antoine fuir au seul prix d'un baiser.

Sur ce, très chère, adieu. Car voilà trop causer, Et le temps que Ton perd à lire une missive N'aura jamais valu la peine qu'on l'écrive.

KKTES GALANTES. 85

LES LXDOLEMS

Bah! malgré les destins jaloux, Mourons ensemble, voulez-vous?

— La proposition est rare.

— Le rare est le bon. Donc mourons Comme dans les Décamérons.

— Hi! hi! hi! quel amant bizarre!

— Bizarre, je ne sais. Amant Irréprochable, assurément.

Si vous voulez, mourons ensemble?

— Monsieur, vous raillez mieux eucor Que vous n'aimez, et parlez d'or;

Mais taisons-nous, si bon vous semble? —

Si bien que ce soir-là Tircis Et Dorimène, à deux assis .Non loin de deux sylvains hilares,

Eurent l'inexpiable tort D'ajourner une exquise mort.

II i! bi! hi! les amants bizarres!

FKTE s rjAT-AXTRS.

COLOMBINE

Léandre le sot, Pierrot qui d'un saut

De puce Franchit le buisson, Cassandre sous son

Capuce,

Arlequin aussi, Cet aigrefin si
Fantasque Aux costumes fous.
Ses yeux luisants sous
Son masque,
88 FKTES GALANTES,
— Do. mi, sol, mi. fa, - Tout ce monde va,
liit, chante Et danse devant Une belle enfant
Méchant
Dont les yeux pervers Comme les y(ux verts
Des chattes (îardent ses appas El disent : « A bas
Les pattes! »
— Eux ils vont toujours!
h'atidique cours
Des astres, Oh! dis-moi vers quels Mornes ou cruels
Désastres
L'implacable enfant, Preste et relevant
Ses jupes, La rose au chapeau, Conduit son troupeau
De dupes?
L'AMOUR PAK TKIUil':

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc, Souriait en bandant malignement son arc, Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour!

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas! Le marbre Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste De voir le piédestal, où le nom de l'artiste Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre.

Oh! c'est triste de voir debout le piédestal Tout seul! et des penses mélancoliques vont Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond Évoque un avenir solitaire et fatal.

90 FKTKS GALAXTEfi.

Oh! c'est triste! — Et toi-même, est-ce pas? es touchée D'un si dolent tableau, bien que ton œil frivole S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

EN SOURDINE

Calmes dans le demi-jour Que les branches hautes font, Pénétrons bien notre amour De ce silence profond.

Fondons nos Ames, nos cœurs Et nos sens extasiés, Parmi les vagues langueurs Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi, Croise tes bras sur ton sein, Et de ton cœur endormi Chasse à jamais tout dessein.

92 VKTES GALANTES.

Laissons-nous pei'suader Au souffle berceur et doux Oui vient
à tes pieds rider Les ondes de gazon roux.

VA quand, solennel, le soir Des chômes noirs tombera, Voix de
notre désespoir, Le rossignol chantera.

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé, Deux formes ont tout à
l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles. Et l'on en-
tend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé, Deux spectres ont évoqué
le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne?

— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom? Toujours vois-tu
mon âme en rcve? — Non.

94 FKTE^; riAT.AXTES.

— Ah! les beaux jours de bonheur indicible

Où nous joignons nos bouches! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir

— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles, Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore, l'uisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien lever devers moi qui l'appelle et l'implore. Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

C'en est fait à présent des funestes pensées, (Ven (*st fait des mauvais lèves, ahf c'en est fait Surtout de l'ironie et des lèvres pincées Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.

Arrière aussi les poings ci'ispés et la colère A propos des méchants et des sots rencontrés; Arrière la rancune abominable! arrière L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés!

98 LA P.(3XXK CHANSON.

Car je veux, maintenant qu'un Être de lumière A dans ma nuit profonde émis cette clarté D'une amour à la fois immortelle et première. De par la grâce, le sourire et la bonté,

Je veux, guidé par vous, beauxyeux aux flammes douces. Par toi conduit, ô main où tremblera ma main, Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses Ou que rocs et cailloux encombrement le chemin;

Oui, je veux marcher droit et calme dans la \io Vers le but où le sort dirigera mes pas, Sans violence, sans remords et sans envie : (Je sera le devoir heureux aux gais combats.

hA comme, pour bercei' les lenteurs de la roiiilo Je chanterai des airs ingénus, je me dis Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute; Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

T. A nOXNF. CTTAXSOX. 99

Ti

Avant que tu ne t'en ailles, Pâle étoile du malin, — Mille cailles
(Plantent, chantent dans le thym. —

Tourne devers le poète,

Dont les yeux sont pleins d'amour;

— L'alouette Monte au ciel avec le jour. —

Tourne ton regard que noie L'aurore dans son azur;

— Quelle joie l'arni les champs de blé mûr!

100 I.A HUXNE CHAXSOX.

Puis fais luire ma pensée

Là-bas, — bien loin, oh, bien loin!

— La rosée Gaîment brille sur le foin. —

Dans le doux rêve où s'agite Ma mie endormie encor...

— Vite, vite Car voici le soleil d'or. —

LA BOXNK (II.VXXJX,

la lune blanche Luit dans les bois; De chaque branche Part
une voix Sous la ramée...

o bîcn-aimée.

L'clang reilôte, Profond miroir..

La silhouette Du saule noir Oii le vent pleure.

lièbons : c'est l'heure,

Un vaste et tendre Apaisement Semble descendre Du firma-
ment Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

Le paysage dans le cadre des portières Court furieusement, et
des plaines entières Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel
Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel Où tombent les po-
teaux minces du télégraphe Dont les fils ont l'ail tire étrange d'un
paraphe.

Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout Tout le bruit
que feraient mille chaînes au bout Desquelles hurleraient mille
géants qu'on fouette; Et tout à coup des cris prolongés de
chouette.

— Que me fait tout cela, puisque j'ai dans les yeux La blanche
vision qui fait mon cœur joyeux, Puisque la douce voix pour moi
murmure encore, Puisque le Nom si beau, si noble et si sonore Se
mêle, pur pivot de tout ce tournoiement, Au rythme du wngon
brutal, suavement?

1<)4 I.A l'.ONNK CHANSON,

Le foyer, la lueur étroite de la lampe; La rêverie avec le doigt
contre la tenipe Kt les yeux se perdant parmi les yeux aimés; L'-
heure du thé fumant et des livres fermés; La douceur de sentir la
(in tic la soirée; La fatigue charmante cl l'attente adorée De
l'ombre nuptiale et de la douce nuit, Oh! tout eela, mon rêvc at-
tendri le poursuit Sans relâche, à travers toutes remises vaines.
Ln patient des mois, furieux des semaines!

LA BONNE LIANSON. 105

N'est-ce pas? on dépit des sots et des méchanls Oui ne man-
queront pas d'envier notre joie, Nous serons fiers parfois et tou-
jours indulgents.

N'est-ce pas? nous irons, gais et lents, dans la voie Modeste
que nous montre en souriant l'Espoir, Peu soucieux qu'on nous
ignore ou qu'on nous voie.

Tsolés dans l'amour ainsi qu'en un ijois noir, Nos deux cœurs,
exhalant leur tendresse paisible, Seront deux rossignols qui
chantent dans le soir.

Ouant au Monde, qu'il soit envers nous irascible Ou doux, que
nous feront ses gestes? Il peut bien, S'il veut, nous caresser ou
nous prendre pour cible.

100 T,A BONNE rHAN>;ON.

Unis par le plus fort et le plus cher lien,

Et d'ailleurs, possédant l'armure adamantine.

Nous sourirons à tous^ et n'aurons peur de rien.

Sans nous préoccuper de ce que nous destine

Le Sort, nous marcherons pourtant du même pas,

Et la main dans la main, avec l'Ame enfantine

De ceux qui s'aiment sans mélange, n'est-ce pas?

LA BONNE Cil AN SUN. 107

Donc, ce sera par un clair jour d'été : Le grand soleil, complice
de ma joie, Fera, parmi le salin et la soie, IMus belle encor votre
chère beauté;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente, Frissonnera somp-
tueux à longs plis Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux Qui se jouera, cares-
sant, dans vos voiles, Et les regards paisibles des étoiles Bien-
veillamment souriront aux époux.

ARIKTES OUBLIÉES. 113

Le vent dans la plaine Suspend son haleine.

(Favart.)

C'est l'extase langoureuse, " C'est la fatigue amoureuse, ^
C'est tous les frissons des bois Parmi l'étreinte des brises, C'est,
vers les ramures^grises.

Le chœur des petites voix. .

o le frêle et frais murmure!

Cela gazouille et susure, Cela ressemble au cri doux Que
l'herbe agitée expire...

Tu dirais, sous Teau qui vire, Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente En cette plainte dormante C'est la
nôtre, n'est-ce pas?

La mienne, dis, et la tienne, Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas?

Je devine, à travers un murmure, Le contour subtil des voix
anciennes Et dans les lueurs musiciennes, Amour pâle, une au-
rore future 1

Et mon âme et mon cœur en délires Ne sont plus qu'une es-
pèce d'oeil double Où tremblote à travers un jour trouble L'a-
riette, hélas! de toutes lyres 1

o mourir de cette mort seulette Que s'en vont, cher amour qui
t'épeures. Balançant jeunes et vieilles heures!

o mourir de cette escarpolette !

KOMANCES SANS PAROLES

11 pleut (loucnpnt sur la ville.

(AnTHDR RlMPADD.)

Il pleure dans mon cœur Comme il pleut sur la ville, Quelle est
cette langueur Qui pénètre mon cœur?

o bruit doux de la pluie Par terre et sur les toits !

Pour un cœur qui s'ennuie o le chant de la pluie!

Il pleure sans raison Dans ce cœur qui s'écœure.

Quoi! nulle trahison? Ce deuil est sans raison,

C'est bien la pire peine De ne savoir pourquoi, Sans amour et
sans haine, Mon cœur a tant de peine.

11 faut, voyez-vous, nous pardonner les choses.

De celle façon nous serons bien heureuses.

Et si notre vie a des instants moroses,
Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses.
O que nous menions, Ames sœurs que nous sommes,
A nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes,
Dans le frais oubli de ce qui nous exile. ^

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles Éprises de rien
et de tout étonnées, Oui s'en vont pAlir sous les chastes charmil-
les Sans même savoir qu'elles sont pardon nées.

ARIETTES OUBLIÉES. III>

Son joyeux, importun, d'un clavecin sonore. (Pétrcs Bouel.)

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
liùJe discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain Qui lentement dor-
lote mon pauvre être?

Que voudrais-tu de moi, doux chant badin? Qu'as-tu voulu, fin
refrain incertain Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre Ouverte un
peu sur le petit jardin?

120 ROMANCES SAKS PAROLES.

C'est le chien de Jean de Nivelle Qui mord sous l'œil même du
guet Le chat de la mère Michel; François-les-bas-bleus s'en égaie.

La lune à l'écrivain public Dispense sa lumière obscure Où
Médor avec Angélique Verdissent sur le pauvre mur.

Et voici venir La Ramée Sacrant en bon soldat du Roi.

Sous son habit blanc mal famé, Son cœur ne se tient pas de
joie,

ARIETTIÛS OUBLIÉES. 121

Car la boulangère... — Elle? — Oui dam! Bernant Lustucru,
son vieil homme, A tantôt couronné sa flamme...

Enfants, Dominus lobis-ciim!

Place! en sa longue robe bleue Toute en salin qui fait frou-
frou, C'est une impure, palsembleu!

Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue,

Fût-on philosophe ou grigou, Car tant d'or s'y relève en bosse,
Que ce luxe insolent bafoue Tout le papier de monsieur Loss !

Arrière, robin crotté! place, Petit courtaud, petit abbé.

Petit poète jamais las De la rime non attrapée!

Voici que la nuit vraie arrive...

Cependant jamais fatigué D'être inattentif et naïf François-les-
bas-bleus s'en égaie.

\2^ KOMANCEb SANS PAROLES.

MI

U triste, triste était mon âme A cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé

Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme Eussent fui loin de
cette femme.

Je ne me suis pas consolé,

Bien que mon cœur s'en soit allé.

Et mon cœur, mon cœur trop sensible Dit à mon âme : Est-il
possible,

Est il possible, — le fût-il, — Ce fier exil, ce triste exil?

Mon âme dit à mon cœur : Sais-je Moi-même^ que nous veut
ce piège

D'être présents bien qu'exilés, Encore que loin en allés?

24 ROMANCES SANS PAROLK^.

VHI

Dans l'interminable l'ennui de la plaine, La neige incertaine
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre, Sans lueur aucune.

On croirait voir vivre Et mourir la lune.

Comme des nuées Flottent gris les chênes Des forêts pro-
chaines Parmi les buées.

AHIETTKi^ OUBLIÉES. 125

Le ciel est de cuivre.

Sans lueur aucune.

On croirait voir vivre Et mourir la lune.

Corneille pousive Et vous, les loups maigres.

Par ces bises aigres Quoi donc vous arrive?

Dans l'interminable Ennui de la plaine, La neige .incertaine
Luit comme du sable.

Le rossignol qui du haut d'une brandie se regarde dedans,
croit être tombé dans la rivière. Il est au sommet d'un chêne et
toutefois il a peur de se noyer.

(Cyrano de Bergerac.)

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée

Meurt comme de la fumée, Tandis qu'en l'air, parmi les ra-
mures réelles,

Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême

Te mira blême toi-même, VA que tristes pleuraient dans les
hautes feuillées

Tes espérances noyées î

Mai-Juin 187i.

« Conquestes du Roy. »

(Vieilles estampes.)

PAYSACiES BELGES 120

WALCOULT

Briques et tuiles, o les charmants Petits asiles Pour les
amants!

Houblons et vignes, Feuilles et fleurs, Tentes insignes Des
francs buveurs !

Guinguettes claires, Bières, clameurs, Servantes chères A tous
fumeurs!

l.'^O ROMANCES SANS PAROLES.

Gares prochaines, Gais chemins grands...

Quelles aubaines.

Bons juifs errants!

Juil'et 1873.

GHARLEROI

Dans l'herbe noire Les Kobolds vont.

Le vent profond Pleure, on veut croire.

Quoi donc se sent?

L'avoine siffle.

Un buisson giffle L'œil au passant.

Plutôt des bouges Que des maisons.

Quels horizons De forges rouges !

:Vi le U M A \ C E S S A N S P A H O L 1 > .

On sent donc quoi?

Des gares tonnent, Les yeux s'étonnent, Où Charleroi !

Parfums sinistres 1 Qu'est-ce que c'est?

Quoi bruissait Comme des sistres?

Sites brutaux !

Oh! votre haleine, Sueur humaine, Cris des métaux!

Dans l'herbe noire Les Kobolds vont.

Le vent profond Pleure, on veut croire.

^^^RUXELLES

La fuite est verdâtre et rose Des collines et des rampes, Dans
un demi-jour de lampes Oui vient brouiller toute chose.

L'or sur les humbles abîmes, Tout doucement s'ensanglante,
Des petits arbres sans cimes, Où quelque oiseau faible chante.

Triste à peine tant s'effacent Ces apparences d'automne.

Toutes mes langueurs rêvassent, Que berce l'air monotone.

134 HOMANCKS SANS PAROLES.

L'allée est sans fin Sous le ciel, divin D'être paie ainsi!

Sais-tu qu'on serait Bien sous le secret De ces arbres-ci?

Des messieurs bien mis, Sans nul doute amis Des lloyers-Col-lards, Vont vers le château, .reslimerais beau D'être ces vieillards.

Le chc\teau, tout blanc Avec, à son flanc,

Le soleil couché.

Les champs alentour.

Oh ! que notre amour N'est-il là niché 1

Estaminet du Jeune Renard, août 1872.

13() ROMANCES SANS PAÏOL?:S.

CHEVAUX DE BOIS

Par Saint-Gille, Viens nous-en, Mon agile Alezan.

(V. Hugo.)

Tournez, tournez, bons chevaux de bois, Tournez cont tours, tournez mille tours, Tournez souvent et tournez toujours, Tournez, tournez au son des hautbois.

Le gros sohlat, la plus grosse bonne Sont sur vos dos comme dans leur chambre ; (lar, en ce jour, au bois de la Cambre, Les maîtres sont tous deux en personne.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur, Tandis qu'autour de tous vos tournois Clignote l'œil du filou sournois, Tournez autour du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous soûle, D'aller ainsi dans ce cirque bête!

Bien dans le ventre et mal dans la tête. Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin D'user jamais de nuls éperons, Pour commander à vos galops ronds, Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme.

Déjà, voici que la nuit qui tombe Va réunir pigeon et colombe, Loin de la foire et loin de madame.

Tournez^ tournez! le ciel en velours D'astres en or se vêt lentement.

Voici partir l'amante et l'amant.

Tournez au son joyeux des tambours.

Cliamp (le foire de Saint-Gilles, août 187:2.

MAi.l.XKS

Vers les prés le vent cherche noise Aux girouettes, détail fin Du château de quelque échevin, Uouge de hrique et bleu d'ardoise, Vers les prés clairs, les prés sans fin.

Comme les arbres des féeries Des frênes, vagues frondaisons.

Échelonnent mille horizons A ce Sahara de prairies, Trèlle, luzerne et blancs gazons.

Les wagons filent en silence Parmi ces sites apaisés.

Dormez, les vaches ! Reposez, Doux taureaux de la plaine immense. Sous vos yeux à peine irisés!

Le train glisse sans un murmure, Chaque wagon est un salon
Où l'on cause bas et d'où l'on Aime à loisir cette nature Faite à
souhait pour Fénelon.

Août 1872.

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches. Et puis
voici mon cœur, qui ne bat que pour vous. Ne le déchirez pas
avec vos deux mains blanches Et qu'à vos yeux si beaux J'humble
présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore Je rosée cW) Que le vent du matin
vient glacer à mon front. Souffrez que ma fatigue, à vos pieds re-
posée, Uève des chers instants qui la délasseront. nJif'uK.ttV

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête Toute sonore encor
de vos derniers baisers; Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

SPLEEN

Les roses étaient toutes rouges, Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges.

Renaissent tous mes désespoirs. ■■'>f^^Ai

Le ciel était trop bleu, trop tendre, La mer trop verte et l'air trop doux.

Je crains toujours, — ce qu'est d'attendre! Quelque fuite atroce de vous.

Du houx à la feuille vernie Et du luisant buisje suis las,

Et de la campagne infinie

Et de tout, fors de vous, hélas!

STREKTS

Dansons la gigue!

J'aimais surtout ses jolis yeux, Plus clairs que l'étoile des deux,
J'aimais ses yeux malicieux.

Dansons la gigue

Elle avait des façons vraiment De désoler un pauvre amant,
Que c'en était vraiment charmant

146 liO.MAXcES SANS l'A KO LES.

Dansons la gigue 1

Mais j(3 trouve encore meilleur Le baiser de sa bouche en fleur,
Depuis qu'elle est morte à mon cœur

Dansons la gigue !

Je me souviens, je me souviens Des heures et des entretiens,
Et c'est le meilleur de mes biens.

Dansons la gigue!

sono.

AQWRKT^T, KS. 14"

o la rivière dans la rue!

Fantastiquement apparue

Derrière un mur haut de cinq pieds,

Elle roule sans un murmure

Son onde opaque et pourtant pure,

Par les faubourgs pacifiés.

La chaussée est très large, en sorte Que l'eau jaune comme
une morte Dévale ample et sans nuls espoirs De rien refléter que
la brume, Même alors que l'aurore allume Les cottages jaunes et
noirs.

I'addington.

A POOR YOUNG SĪEPHERD

J'ai peur d'un baiser Comme d'une abeille. ^, Je souffre et je
veille Sans me reposer.

J'ai peur d'un baiseï; !

Pourtant j'aime Kate Et ses yeux jolis.

Elle est délicate, Aux longs traits pâlis.

Oh ! que j'aime Kate !

C'est Saint- Valentin 1 Je dois et jen'ose Lui dire au matin...

La terrible chose Oue Saint- Valentin !

AQUAKKf. LES. 149

Elle m'est promise, Fort heureusement!

Mais quelle entreprise Que d'être un amant Près d'une
promise!

.l'ai peur d'un baiser Comme d'une abeille.

Je souffre et je veille Sans me reposer :

J'ai peur d'un baiser!

150 ROM A M 1. > SA.\> PAHULK.

BEAMS

Elle voulut aller sur les flots de la mer, Et comme un vent bénin
soufflait une embellie, Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,
Et nous voilà marchant par le cliemin amer.

l^e soleil luisait iiaut dans le ciel calme et lisse, Et d;ins ses
cheveux blonds c'étaient des rayons d'or Si bien que nous sui-
vions son pas plus calme encor Que le déroulement des vagues, ô
délice!

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement. Et des voiles
au loin s'inclinaient toutes blanches. Parfois de grands varechs fi-

laient en longues branches, Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète De ne nous croire pas pleinement rassurés; Mais nous voyant joyeux d'être ses préférés, Elle reprit sa route et portait haut sa tête.

Douvres-Ostende, à bord de la Comtesse-de-Flandres.

4 avril 1873.

rr

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles

Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal.

Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal

Que juste assez pour dire : « assez » aux fureurs mâles!

Et toujours, maternelle endormeuse des râles, Même quand elle ment, cette voix Matinal Appel, ou chant bien doux- à vêpres, ou frais signal, Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles!...

Hommes durs! Vie atroce et laide d'ici-bas!

Ah ! que du moins, loin des baisers et des combats,

Quelque chose demeure un peu sur la montagne,

Quelque chose du cœur enfantin et subtil. Bonté, respect! Car ((u'est-ce qui nous accompagne, Et vraiment, quand la mort viendra, (|ue reste-t-il'

Les faux beauxjourns ont lui tout le jour, ma pauvre Ame, Et les voici vibrer aux cuivres du couchant. Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-chanip : Une tentation des pires. Fuis l'infAme.

lis ont lui loule jour en longs gréions de llamme, Battant toute vendange aux collines, couchant Toute moisson de la vallée, et ravageant Le ciel tout bleu,^ le ciel chanteur qui te réclame.

o pâlis, el va-t'en, lente et joignant les mains. Si ces hiers allaient manger nos beaux demains? Si la vieille folie était encore en roule?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les rctucr? Un assaut furieux, le suprême, sans doute! o va prier contre l'orage, va piier.

S.VGEI^Ï^E. 159

TTT

Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie!

o n'avoir pas suivi les leçons de Rollin, N'être pas né dans le grand siècle à son déclin, Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie.

Quand Maintenon jetait sur la France ravie, L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin, Et royale abritait la veuve et l'orphelin, Quand l'étude de la prière était suivie,

Quand poète et docteur, simplement, bonnement, Communiaient avec des ferveurs de novices, Humbles servaient la Messe et chantaient aux offices,

Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant D'aller
dans les Auteuils cueillir lilas et roses En louant Dieu, comme
(Iaro, de toutes choses!

ly IV

Non. Il fut gallicîin, ce siècle, et janséniste î C'est vers le
Moyen-Age énorme et délicat. Ou'il faud'içiit que mon cœur en
panne naviguât, Loin de nos joui's d'esprit charnel et de chair
triste.

Roi, politicien, moine, artisan, chimiste, Architecte, soldat,
médecin, avocat.

Quel temps! Oui, que mon cœur naufragé rembarquât Pour
toute cette force ardente, souple, artiste!

Et là que j'eusse part — quelconque, chez les rois Ou bien
ailleurs, n'importe, — à la chose vitale, Et que je fusse un saint,
actes bons, pensers droits.

Haute théologie et solide morale.

Guidé par la folie unique de la Croix Sur tes ailes de pierre, ô
folle Cathédrale!

sa(;p:ssk. 101

Écoutez la chanson bien douce Qui ne pleure que pour vous
plaire.

Elle est discrète, elle est légère :

Un frisson d'eau sur de la mousse!

J'a voix vous fut connue (et chère?) Mais à présent elle est voilée Comme une veuve désolée, Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile Qui palpite aux brises d'automne Cache et montre au cœur qui s'étonne i.a vi'rité comme une étoile.

102 SA(iESSK.

Elle dit, la voix reconnue/' Que la bonté c'est notre vie, Que de la haine et de l'envie Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire D'être simple sans plus attendre, Et de noces d'or et du tendre Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste Dans son naïf épithalame.

Allez, rien n'est meilleur à l'âme Que de faire une àme moins triste

Elle est « en peine » et * de passage », L'âme qui souffre sans colère, Et comme sa morale est claire!...

Ecoutez la chanson bien sage.

Les chères mains qui furent miennes. Toutes petites, toutes belles, Après ces méprises mortelles Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,

Et les pays et les provinces,

Royales mieux qu'au temps des princes,

Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songes, mains sur mon âme, Sais-je, moi, ce que
vous daignâtes, Parmi ces rumeurs scélérates, Dire à cette âme
qui se pâme?

164 sArjESsp:.

Ment-elle, ma vision chaste, D'affinité spirituelle, De complicité
maternelle, D'affection étroite et vaste?

Remords si chers, peine très bonne, Rêves bénis, mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées, Faites le geste qui pardonne!

AriKssi;. 165

VIT

Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé Que s'ouvrait dans
mon cœur la dernière blessure, Celle dont la douleur plus exquise
m'assure D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure!

En ces instants choisis elles ont éveillé

Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,

Et tout mon sang chrétien chanta la chanson pure.

J'entends encor, je vois encor! Loi du devoir

Si douce! Enfin, je sais ce qu'est entendre et voir,

rl'entends, je vois toujours! Voix des bonnes pensées

Innocence, avenir! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,
Belles petites mains qui fermerez nos yeux!

LES VOIX

A Anatole France

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor, Des étoiles de sang- sur des cuirasses d'or. On trébuche ;\ travers des chaleurs d'incendie... Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la I laine : cloche en mer, fausse, assourdie De neige lente. Il fait si froid! Lourde, alTadie,""" "" La vie a peur et court follement sur le quai, Lcin de la cloche qui devient plus assourdie.

SAGKSSK.

\ oix de la Chair : un gros tapage fatigiié^ Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai. Des yeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voixd'Autrui : deslointainsdansdesbrouillards. Desnqces Vont et viennent. Des tas d'embarras. Des négoces, Et tout le cirque des civilisations Au son trolte-menu du violon des noces.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions Pour l'assourdissement des silences honnêtes, Colères, soupirs noirs, regrets, tentations.

Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes ! Sentences, mots en vain, métaphores mal faites^ Toute la rhétorique en fuite des pochés, Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés. Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés Que nC>urrit la douceur de la Parole forte, Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez f

1G8 SAGESSK.

Mourez parmi la voix que la Prière emporte Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour, Mourez parmi la voix que la prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

AOKSSK. 109

y IX

L'âme antique était rude et vaine Et ne voyait dans la douleur Que l'acuité de la peine Ou rétonnement du malheur.

L ;ui, sa figure la plus claire, Traduit ce double sentiment Par deux grands types de la Mère En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie :

Tous ses fils sont morts par le fer.

Alors ce deuil brutal aboie Et glapit au borri de la mer.

Elle court le long du rivage, Bavant vers le flot écumant, Hirsute, crierde, sauvage, La chienne littéralement!...

Et c'est Niobé qui s'élie Et garde fixement des yeux Sur les dalles de pierre rare Ses enfants tués par les dieux.

Le souffle expire sur sa bouche.

Elle meurt dans un geste fou. Ce n'est plus qu'un marbre farouche Em transporté nul ne sait d'où!...

La douleur chrétienne est immense, Elle, comme le cœur humain.

Elle soufl're, puis elle pense, Et calme poursuit son chemin.

|Elle est debout sur le Calvaire Pleine de larmes et sans cris.

C'est également une mère, Mais quelle mère de quel fils!

SA(iKSSK. 171

Elle participe au Supplice Qui sauve toute nation, Attendrisant le sacrifice Par sa vaste compassion.

Et comme tous sont les fils d'elle Sur le monde et sur sa langue Toute la charité ruisselle Des sept blessures de son cœur.

Au jour qu'il faudra, pour la gloire Des cieux enfin tout grands ouverts, Ceux qui surent et purent croire.

Bons et doux, sauf un seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie Sur la colline de Sion Monteront d'une aile bénie Aux plis de son assomption.

o mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour

Et la blessure est encore vibrante,

o mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

o mon Dieu, votre crainte m'a frappé Et la brûlure est encore
là qui tonne, o mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

o mon Dieu, j'ai connu que tout est vil Et votre gloire en moi
s'est installée, o mon Dieu, j'ai connu que tout est vil

Noyez mon âme aux flots de votre Vin Fondez ma vie au Pain
de votre table, Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé, Voici ma chair indigne de
souffrance, A'oici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir, l*our l'escabeau de vos
pieds adorables. Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé, Pour les cbarbons ar-
dents et l'encens rare, Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur (lui n'a battu qu'en vain, Pour palpiter aux
ronces du Calvaire, Voici mon creur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs, Pour accourir au cri de
voire grâce.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,

Pour les ropi'oches de la Pénitence,

\'oici ma voix, bruil maussade et menteur.

Voici mes yeux, lumineaires d'erreur, Pour être éteints aux
pleurs de la prière, Voici mes yeux, lumineaires d'erreur.

Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon, Quel est le puits de mon ingratitude!

Uélas, Vous, Dieu d'oïrando et de pardon.

Dieu de terreur et Dieu de sainteté, Hélas! ce noir abîme de mon crime.

Dieu de terreur et Dieu de sainteté.

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur, Toutes mes peurs, toutes mes ignorances, Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur.

Vous connaissez tout cela, tout cela,

Et que je suis plus pauvre que personne,

Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

17X ilAGESSE.

.le ne veux plus aimer que ma mère Marie. 'ÏOÿcs les autres amours sont de commandement, Nécessaires qu'ils sont, ma mère seulement Pourra les allumer aux cœurs qui l'ont chérie.

C'est pour Elle qu'il faut chérir mes ennemis, C'est par Elle que j'ai voué ce sacrifice, Et la douceur de cœur et le zèle au service. Comme je la priais, Elle lésa permis.

\i[comme j'étais faible et bien méchant encore, Aux mains laches, les yeux éblouis des chemins, l]\v baissa mes ypux et mo itiii^nit les mains. Et m'enseigna les mots par lesquels un adore.

C'est par Elle que j'ai voulu de ces chagrins, C'est pour Elle que j'ai mon cœur dans les Cinq Plaie* Et tous ces bons efforts

vers les croix et les claies. Comme je l'invoquais, Elle en ceignit mes reins.

Je ne veux plus penser qu'à ma mère ^[arie, Siège de la Sagesse et source des pardoss, Mère de France aussi, de qui nous attendons Inébranlablement l'honneur de la patrie.

Marie Immaculée, amour essentiel.

Logique de la foi cordiale et vivace,

En vous aimant qu'est-il de bon que je ne fasse,

En vous aimant du seul amour, Porte du Ciel?

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut ni'aimer. Tu vois Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne, Et mes pieds ofl'en-sés que Madeleine baigne De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains! Et tu vois la croix, Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne A n'jiimcr, en ce monde amer où la chair règne, Uue ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même, o mon frère on mon Père, ù mon fils en l'Esprit, Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit?

N'ai je pas san.ii:loté ton angoisse suprême Il ir.ii-jc pas sué la sueur de tes nuits, Lamenlabir .uni qui me cherches où je suisî*

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme. C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas. Mais vous aimer! Voyez

comme je suis en bas, Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame, Hélas! voyez un peu tous mes tristes combats! Oserai-je adorer la trace de vos pas, Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements, Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte, Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

o vous, fontaine calme, amère aux seuls amants De leur damnation, ô vous toute lumière, Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière!

I 82 SA (i K s s E.

Il faut m'ainier! Je suis l'universel Baiser, Je suis cotte paupière et je suis cette lèvre Dont tu parles, o cher malade, et cette fièvre Qui t'agite, c'est moi toujours I 11 faut oser

M'aimer! Oui, mon amour monte sans biaiser Jus<iu'oii ne grimpe pas ton pauvre amour do clièvro. Kt t'emportera, comme un aigle vole un lièvre, Vers des serpolets qu'un ciel clair vient arroser!

o ma nuit claire! o tes yeux dans mon clair de lune! o ce lit de lumière et d'eau parmi la brune 1 Toute cette innocence et tout c<' reposoir!

Aime-moi î (^es deux mots sont mes verbes suprêmes, (^ar étant Inu Dieu tout-puissant, je peux vouloir, Mais je ne voux d'abord (|uo pouvoir que tu m'aimes!

Seigneur, c'est trop ! Vraiment je n'ose. Aimer qui? Vous? Oh! non! Je tremble et n'ose. Oh! vous aimer, je n'ose, .le ne veux pas! Je suis indigne. Vous, la Rose Immense des purs vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des Saints, ô Vous qui fûtes le Jaloux

D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose

Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,

Ouoi, moi, moi, pouvoir Vous aimer! Êtes-vous fous ',

Père, Fils, Esprit? Moi, ce pêcheur-ci, ce lâche,

Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche

VA n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas! dans tout Son espoir et dans tout son remords — que l'extase D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase?

Saint Auiûuslin

Il faul m'aiincr. Je suis ces Fous que tu nommais, Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme, Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome, Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais Toute chair insensée, et Tévapore comme Un parfum — et c'est le déluge qui consomme En son flot tout mauvais germe que je semais.

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée

Et que par un miracle cITrayant de bonté

Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de la miil. Aime. C'est ma pensée

De toute éternité, pauvre Ame délaissée,

Que lu (lusses m'ainiei', moi seul qui suis resté!

Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute. Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment Moi, ceci, me ferais-je, ô vous Dieu, votre amant, o Justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment? Car voici que s'ébranle la voûte

Où mon cœur creusait son ensevelissement

Et que je sens fluer à moi le firmament,

Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever Cette chair accroupie et cet esprit malade. Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible? Un jour, pouvoir la retrouver Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre, La place oh reposa la tête de Tapôtre?

Certes, si tu veux le mériter, mon fils, oui, Kt voici. Laisse aller l'ignorance indécise De ton cœur vers les bras ouverts de mon Église Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approcho-toi de mon oreille. Épanches-y L'humiliation d'une
brave franchise.

Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise Et m'ofTre le
bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table, Et je t'y bé-
nirai d'un repas délectable Auquel l'ange n'aura lui-même
qu'assisté,

Et tu boiras le vin de la vigne immuable DonI la force, dont la
douceur, dont la bonté Feront germer ton sang à l'immortalité.

Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère D'amour par
quoi je suis ta chair et ta raison, Et surtout reviens très souvent
dans ma maison, Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison, Pour y prier mon Père
et supplier ma Mère Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence, D'oublier ton pauvre
amour-propre et ton essence, Enfin, de devenir un peu semblable
à moi

Qui fus, durant les jours d'Ilérode et de Pilate,

Et de Judas et de Pierre^ pareil à toi

Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate!

pour récompenser ton zèle en ces devoirs

doux qu'ils sont encor d'inelTables délices,

te ferai goûter sur terre mes prémices,

paix du cjpur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

stiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs croit boire,
suivant ma promesse, au (lalice irncl, et qu'au ciel pieux la lune
glisse, que sonnent les angélus roses et noirs,

attendant l'assomption dans ma lumière, :veil sans fin dans
ma charité coutumière, musique de mes louanges à jamais,

i'exlasc perpétuelle cl la science,

d'être en moi parmi l'aimable irradiance

tes souïirances, cnlin miennes, que j'aimais!

SAGESSE. lo9

(^viiij U

Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes

D'une joie extraordinaire : votre voix

Me fait comme du bien et du mal à la fois,

Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes D'un clai-
ron pour des champs de bataille où je vois Des anges bleus et
blancs portés sur des pavois, Et ce clairon m'enlève en de frères
alarmes.

J'ai Textase et j'ai la terreur d'être choisi. Je suis indigne, mais
je sais votre clémence. Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me
voici

Plein d'une humble prière, encore qu'un trouble immense îrouille l'espoir que votre voix me révéla, Et j'aspire en tremblant.

SA a K «SE.

— l*auvre Ame, c'est cola!

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable. Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou? Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou. Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé, Bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste, Et je dorloterai les rêves de ta sieste, Et tu chançonneras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce éloignez-vous, madame. Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne, J'ai fait arroser dans la chambre. Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux. Ah, quand reflleuriront les roses de septembre!

Gaspard Hauser clianlc

Je suis venu, calme orphelin, Riche de mes seuls yeux tranquilles, ^'ers les hommes des grandes villes :

Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau Sous le nom d'jimoureuses flammes M'a fait trouver belles les femmes :

Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre :

La mort n'a pas voulu de moi.

sA(iKssj;. 195

Suis je né trop tôt ou trop tard?

Qu'est-ce que je fais en ce monde? o vous tous, ma peine est
profonde Priez pour le pauvre Gaspard !

sagessp:.

Un grand sommeil noir Tombe sur ma vie :

Dormez, tout espoir, Dormez, toute envie!

.le ne vois plus rien, .le perds la mémoire Du mal et du bien...

o la (liste histoire!

Je suis un berceau Qu'une main balance Au creux d'un caveau
:

Silence, silence!

Le ciel est, par-dessus le toit, Si bleu, si calme!

Un arbre, par-dessus le toit Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit

Doucement tinte.

Un oiseau sur Tarbre qu'on voit

Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,

Simple et tranquille.

Cette paisible rumeur-là

Vient de la ville.

A(I).SSE

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà Pleurant sans cesse,

Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà, De ta jeunesse?

Je ne sais pourquoi

Mon esprit amer D'une aile inquiète et folie vole sur la mer.

Tout ce qui m'est cher,

D'une aile d'effroi Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi?

Mouette à l'essor mélancolique, Elle suit la vague, ma. pensée,
A tous les vents du ciel balancée Et biaisant quand la marée oblique.

Mouette à l'essor mélancolique,

Ivre de soleil Et de liberté, Un instinct la guide à travers cette
immensité.

sac; ES SE.

La brise d'été Sur le flot vermeil ucement la porte en un tiède
demi-sommeil,

Parfois si tristement elle crie Qu'elle alarme au lointain le pi-
lote, Puis au gré du vent se livre et flotte Et plonge, et l'aile toute
meurtrie Revoie, et puis si tristement crie!

Je ne sais poinquoi

Mon esprit amer me aile inquiète et foie vole sur la mer.

Tout ce qui m'est cher,

D'une aile d'efl'roi, n amour le couve au ras des flots. Pour-
quoi, pourquoi ?

Le son du cor s'afflige vers les bois D'une douleur on veut
croire orpheline Qui vient mourir au bas de la colline Parmi la
brise errant en courts abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix Qui monte avec le soleil
qui décline D'une agonie on veut croire câline Et qui ravit et qui
navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie, La neige tombe à
longs traits de charpie A travers le couchant sanguinolent.

El l'air a l'air d'être un soupir d'automne, Tant il fait doux par
ce soir monotone Où se drolote un paysage lent.

Yll

Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées!

L'espoir (Ju"il faut, regret des grâces dépensées,

Douceur de cœur avec sévérité d'esprit,

Kt cette vigilance, et le calme prescrit,
Kt toutes! — Mais encor lentes, bien éveillées,
Bien d'aplomb, mais encor timides, débrouillées
A peine du lourd rêve et de la tiède nuit.
C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit
L'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune.
t l'elles, quand des brebis sortent d'un clos. C'est une,
Puis deux, puis trois. Le reste est là, les yeux baissés,
La tôle à terre, et l'air des plus embarrassés.
Faisant ce que fait leur chef de file : il s'arrête,
Elles s'arrêtent tour à tour, posant leur tête
Sur son dos simi)loment et sans savoir pourquoi '. »
Votre pasteur, ù mes brebis, ce n'est pas moi,

I. D.inlo : Le Purgatoire

C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes, Lui qui vous tint longtemps et si longtemps là closes Mais qui vous délivra de sa main au temps vrai. Suivez-le. Sa houlette est bonne.

Et je serai, Sous sa voix toujours douce à votre ennui qui bêle,
Je serai, moi^ par vos chemins, son chien fidèle.

MU

L'échelonnement des haies Moutonne à Tinfini, mer Claire
dans le brouillard clair Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins Sont légers sur le vert tendre Où
vient s'ébattre et s'étendre L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche Voici se jouer aussi De grandes
brebis aussi Douces que leur laine blanche.

Tout à l'heure déferlait L'onde, roulée en volutes, De cloches
comme des flûtes Dans le ciel comme du lait.

20G SAGES s F..

La mer est plus belle Que les cathédrales, Nourrice fidèle, Ber-
ceuse de rAles, La mer sur qui prie La Vierge Marie!

Llle a tous les dons Terribles et doux.

J'entends ses pardons Gronder ses courroux.

Cette immensité N'a rien d'entéto.

Oh! si patiente, Même quand méchante !

Un souffle ami hante La vague, et nous chante « Vous sans es-
pérance, Mourez sans souffrance! »

Et puis sous les cieux Qui s'y rient plus clairs, Elle a des airs
bleus, Roses, gris et verts...

Plus belle que tous, Meilleure que nous!

C'est la fHe du blé, c'est la fête du pain Aux chers lieux d'au-
trefois revus après ces choses! Tout bruit, la nature et l'homme,

dans un bain De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'elTondre au vol siffleur des faux Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère. La plaine, tout au loin couverte de travaux, Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement Sous le soleil, tranijuille autour des moissons mûres. Et qui travaille encore imperturbablement A gonfler, i\ sucrer là-bas les grappes sures.

SAriEssK. 209

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin, Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin. Moissonneurs, vendangeurs là-bas! votre heure est bonne!

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins, Fruit de la force humaine en tous lieux répartie, Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie!

PERSONNAGES

Myrtil Mezzetin

Sylyandre Corydox

ROSALINDE AmINTE

Chloris Bergers, Masques.

La scène se passe dans un parc de Watteau, vers une fin d'après-midi d'été.

Une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes est groupée, en de nonchalantes attitudes^ autour d'un chanteur costumé en Mezzetin qui s'accompagne doucement sur une mandoline.

SCENE I

Mezzetin, chantant.

Puisque tout n'est rien que folies, Hormis d'aimer ton désir,
Jouis vite du loisir Que te font des dieux affables.

Puisqu'à ce point se trouva Facile ta destinée, Puisque vers toi
ramenée L'Arcadie est proche, — va!

Va ! le vin dans les feuillages Fait éclater les beaux yeux Et
battre les cœurs joyeux A l'étroit sous les corsages. .

Cor Y DON

A l'exemple de la cigale nous avons Chanté...

Ainsi

Si nous allions danser?

Toi aussi, moins Myrtil, Rosalinde, Sylvandre et Chloris.

Nous vous suivons>!

(Ils sortent, à l'imitation des mêmes.)

SCENE II

MVHTIL, IOSALLNDE, SyLVANDRE, GhLORIS, ROSALINDE,
à Myrtil.

Iteslons.

Chloris, à Sylvandre.

Favorisé, vous pouvez dire l'être :

.1 aime la danse à m'en jeter par la fenêtre, \ 'A si je ne vais pas
sur l'herbette avec eux C'est bien pour vous!

{Sylvandre la presse.)

Paix là! Que vous êtes fougueux !

{Sortent Sylvandre et Chloris.)

M V U T I L

De quoi voulez-vous donc que je cause?

Du passé? Gela vous ennuerait, et pour cause. Du présent? A
quoi bon, puisque nous y voilà? De l'avenir? Laissons en paix ces
choses-là !

ROSALINDE

Parlez-moi du passé.

MynTiL Pourquoi?

ROSALLNDE

C'est mon caprice.

Et fiez-vous à la mémoire adulatrice Qui va teinter d'azur les plus mornes jadis Et masque les enfers anciens en paradis.

Myrtil

Soit donc! J'évoquerai, ma chère, pour vous pla.'re. Ce morne amour qui fut, hélas I notre chimère.

Regrets sans fin, ennuis profonds, poignants remords.

Et toute la tristesse atroce des jours morts;

Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse,

Ces deux cœurs dévoués jusques à la bassesse .

Et soumis l'un à l'autre, et puis, finalement,

Pour toute récompense et tout remerciement,

Navrés, martyrisés, bafoués l'un par Tautre,

Ma folle jalousie étreinte par la vôtre.

Vos soupçons complétant l'horreur de mes soupçons,

Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons!

Oui, puisque ce passé vous flatte et vous agrée,

Ce passé que je lis tracé comme à la craie

Sur le mur ténébreux du souvenir, je veux,

Ce passe tout entier, avec ses désaveux

Et ses explosions de pleurs et de colère,
Vous le redire, afin, ma chère, de vous plaire!

ROSALINDE

Savez-vous que je vous trouve admirable, ainsi Plein d'indignation élégante?

MyRTIL, irrité.

Merci !

ROSALINDE

Vous vous exagérez aussi par trop les choses. Ouoi! pour un peu d'ennui, quelques heures moroses, Nous lamenter avec ce courroux enfantin! Moi, je rends grAce au dieu qui me fit ce destin

D'avoir aimé, d'aimer l'ingrat, d'aimer encore L'ingrat qui tient de sots discours, et qui m'adore Toujours, ainsi qu'il sied d'ailleurs en ce pays De Tendre. Ouil Car malgré vos regards ébahis Et vos bras de poupée inerte, je suis sûre Que vous gardez toujours ouverte la blessure Faite par ces yeux-ci, boudeur, à ce cœur-là.

MyRTIL, attendri.

Pourtant le jour où cet amour m'ensorcela Vous fut autant qu'à moi funeste, mon amie. Croyez-moi, réveiller la tendresse endormie. C'est téméraire, et mieux vaudrait pieusement Respecter jusqu'au bout son assoupissement Qui ne peut que finir par la mort naturelle.

ROSALLINDE

Fou! par quoi pouvons-nous vivre, sinon par elle?

Myrtil, sincère.

Alors, mourons!

ROSALINDE

Vivons plutôt! Fût-ce à tout prix!

Quant à moi, vos aigreurs, vos fureurs, vos mépris, Qui ne sont, je le sais, qu'un dépit éphémère, Et cet orgueil qui rend votre parole amère, l'en veux faire litière à mon amour têtue, Et je vous aimerai quand même, m'entends-tu ' ^

218 les txs et les attrfs.

Myrtil Vous êtes mutinée...

ROSALLINDE

Allons, laissez-vous faire!

.M V UTIL, cédant.

Donc, il le faut!

ROSALINDE

Venez cueillir la primevère De l'amour renaissant timide après l'hiver. Quittez ce front chagrin, souriez comme hier A ma tendresse entière et grande, encor qu'ancienne

Myrtil Ah! toujours tu m'auras mené, magicienne!

(//,v sortent. Rentrent Si/lvandre et Clitandre.)

SCENI!] IV

StLVANDRK, ClLOHIS

Non !

Si!

ClILORIS, coifiant.

SVIAANDRE

(IULIUS

.le ne veux pas...

SyLVAlSDHE, la baisant sur la nuque.

Dites : je ne veux plus!

{La tenant embrasiéc)

Mais voici, j'ai fixé vos vœux irrésolus

Et le milan affircux tient la pauvre hirondelle.

Chloris

Fi! l'action vilaine! Au moins rougissez d'elle! Mais non ! Il rit,
il rit !

(Pleurnichant pour rire.)

Ah, oh, hi, que c'est mal !

Sylvandre

Tarare! mais le seul état vraiment normal. C'est le nôtre, c'est,
fous l'un de l'autre, gais, libres. Jeunes, et méprisant tous autres

équilibres Quelconques, qui ne sont que cloche-pieds piteux, D'a-
voirdeuxcœurspourun,et, chère âme, un pourdeux!

Chloris

(Ju^ voilà donc, monsieur l'amant, de beau langage! Vous êtes
procureur ou poète, je gage, Pour ainsi discourir, sans rire,
obscurément.

Sylvandre

Vous vous moquez avec un babil très charmant, Kt me voici
deux fois épris de ma conquête : Tant d'éclat en vos yeux jolis, et
dans la tête Tant d'esprit! Du plus fin encore, s'il vous plaît.

220 les uns et les autres.

Chloris

Et si je vous trouvais par hasard bête et laid,

Fier conquérant fictif, grand vainqueur en peinture?

Sylyandre

Alors n'eussiez-vous pas arrêté l'aventure De tantôt, qui sem-
blait exclure tout dégoût Conr'u par vous, à mon détriment, après
tout?

Chloris

O la fatuité des hommes qu'on n'évince

Pas sur-le-champ! Allez, allez, la preuve est mince

Que vous invoquez là d'un penchant présumé

De mon cœur pour le vôtre, aspirant bien-aimé.

— Au fait, chacun de nous vainement déblatère

Et, tenez, je vais vous dire mon caractère,

Pour qu'étant à la fin bien au courant de moi

Si vous souffrez, du moins vous connaissiez pourquoi.

Sachez donc...

Sylviandre

Que je meure ici, ma toute belle,

Si j'exige.

IL <) 1 US

— Sachez d'abord vous taire. — Or celle Qui vous parle est coquette et folle. Oui, je le suis, J'aime les jours légers et les frivoles nuits; J'aime un ruban (pour voir) un amant qui me plaise, Pour les bien délester après tout à mon aise.

A vous, par exemple, vous, monsieur, que je n'ai pas

Naguère tout à fait traité de haut en bas,

Me dussiez-vous tenir pour la pire pécore,

Eh bien, je ne sais pas si je vous souffre encore !

Sylvandre, souriant.

Dans le doute...

ChlORIS, coquette, s'enfuyant.

« Abstiens-toi, » dit Tautre. Je m'abstiens.

SyLV ANDRE, presque naif.

Ahl c'en est trop, je souffre et m'en vais pleurer.

GhlORIS, touchée, mais gaie.

Viens, Enfant, mais souviens-toi que je suis infidèle Souvent,
ou bien plutôt, capricieuse. Telle 11 faut me prendre. Et puis,
vo^^ez-vous, nous voici Tous deux bien amoureux, — car je vous
aime aussi, — Là! voilà le grand mot lâché! Mais...

SVLVANDRE

o cruelle Réticence!

Chloïus

Attendez la fin, pauvre cervelle.

Mais, dirais-je, malgré tous nos transports et tous Nos ser-
ments mutuels, solennels et jaloux

D'être éternels, un dieu malicieux préside Aux autels de Pa-
phos —

(Sur un geste de dénégation de Sylvandre.)

C'est un fait — et de Gnide.

Telle est la loi qu'Amour à nos cœurs révéla. L'on n'a pas plu-
tôt dit ceci qu'on fait cela. Plus tard on se repent, c'est vrai, mais

le parjure A des ailes, et comme il perdrait sa gageure Celui qui poursuivrait un mensonge envolé! (Ju'y faire? Promener son souci désolé, Bras ballants, yeux rougis, la tête décoiiiée, A travers monts (*t vaux, ainsi qu'un autre Orphée, (lonfler l'air de soupirs et l'océan de pleurs Par l'indiscrétion de bavardes douleurs?

Non, cent fois non! Plutôt aimer à l'aventure Kt ne demander pas l'impossible à Nature ! Nous voici, venez-vous de dire, bien épris L'un de l'autre, soyons heureux, faisons mépris De tout ce qui n'est pas notre douce folie! Deux cœurs pour un, un cœur pour deux... je m'y rallie. iMe voici vôtre, tienne!... Êtes-vous rassure? Tout cL l'heure j'avais mille fois tort, c'est vrai, D'ainsi boudier un cœur offert de bonne grâce, VA c'est moi qui reviens à vous, de guerre lasse. Donc aimons-nous. Prenez mon cœur avec ma main, Mais, pour Dieu, n'allons pas songer au lendemain. Et si ce lendemain doit ne pas être aimable. Sachons (jue tout bonheur repose sur le sable, (Ju'cn amour il n'est pas de malhonnêtes gens,

Et surtout soyons nous l'un à l'autre indulgents. Cela vous plaît?

Sylvandre Gela me plairait si...

SCENE V Les PRÉCKDE.NTS, Myrtil

MyRTIL, survenant.

Madame

A raison. Son discours serait l'épithalame Que j'eusse proféré
si.

Chloris

Cela fait deux « si » , C'est un de trop.

Myrtil, à Ckioris.

Je pense absolument ainsi Oue vous.

Chloris à Sylvandre.

Et vous, monsieur?

Sylvandre

La vérité m'oblige

Chloris, ait même.

Et quoi, monsieur, déjà si tiède!...

Myrtil, à Chloris.

L'homme-lige Qu'il VOUS faut, ô Chloris, c'est moi...

SCENE VI Les I'Hkckdknts, Hosalinde

UoSALLNDE, survenant.

Salut 1 je suis Alors, puisqu'il le faut décidément, depuis Tous
ces étonnements où notre cœur se joue, A votre chariot la cin-
quième roue.

[AMi/ftiL)

Je vous rends vos serments anciens et les nouveaux Et les récents, les vrais aussi bien que les faux.

RI V UTIL, an bras de Clilvrii et protestant comme par manière d'acquit.

Chère!

IIOSAUNDE

Vous navcz pas besoin de vous défendre, Car me voici l'amie intime de Sylvandre.

SyLVANDRE, ravi, surpris et léger.

o doux Charybde après un aimable Scylla! Mais celle-ci va faire ainsi que celle-là Sans doute, et toutes deux, adorables coquettes Dont les caprices sont bel et bien des raquettes Joueront avec mon cœur, je le crains, au volant.

Fat!

Ingrat

ChLORIS, à Sijlvandre.

ROSALINDE, au même.

MyRTIL, au même.

Insolent!

SyLVANDRE, à Myrlil.

Quant à cet « insolent », Ami cher, mes griefs sont au moins réciproques Et s'il est vrai que nous te vexions, tu nous choques.

(A Rosalinde et à Clidoris.)

Mesdames, je suis votre esclave à toutes deux, Mais mon cœur qui se cabre aux chemins hasardeux Est un méchant cheval réfractaire à la bride Oui devant tout péril connu s'enfuit, rapide, A tous ci'ins, s'il l'aurait rompre le col plus loin.

(A Rosalinde.)

Or donc, si vous avez, Rosalinde, besoin

Pour un voyage au bleu pays des fantaisies

D'un franc coursier, gourmand de provendes choisies

Et quelque peu fringant, mais jamais rebuté, Chevauchez à loisir ma bonne volonté.

Myutil

L'indéclaration est tant soit peu roide.

Mais, bah! chat échaudé craint l'eau, fût-elle froide.

{A Rosalinde

N'est-ce pas, Rosalinde, et vous le savez bien Que ce chat-là surtout, c'est moi.

ROSALINDE

,je ne sais rien.

M V U T I L

Kl puisqu'on ce conflit où chacun se rebifl'e Chloris aussi veut bien m'avoir pour hippogrifl'L* 1)O ses rêves devers la lune ou bien ailleurs. Me voici tout bridé, couvert d'ailleurs de fleurs Charmantes aux odeurs puissantes et divines Dont je sentirai tôt ou tard les épines,

(.1 Chloris.)

MadauK». n'est-ce pas?

Cil LOUIS

Taisez-vous et m'aimez.

.\dieu. Sylvandrc !

ROSALIXDE

Adieu. Mvrlil!

MyRTIL, à llosalinde.

Est-ce à jamais?

SVLVA.NDRE, à Chloris.

(rest pour toujours !

UOSALLNDE

Adieu, MyrLil!

Chloris

Adieu, Sylvandre!

(Sortent Sylvandre et liosalinde.)

SCÈNE II Vil Myrtil, Chloris

Chloris

C'est donc que vous avez de l'amour à revendre Pour, le joug
d'une amante irritée écarté, \<>us tourner aussitôt vers ma
faible beauté?

iMvRTlL

Croyez- vous qu'elle soit à ce point olTensée?

Chloris (Jui ? ma beauté?

228 les uns et les autres.

Myrtil

Non. L'autre...

Chloris

Ahl — J'avais la pensée Bien autre part, je vous l'avoue, et
m'attendais A quelque madrigal un peu compliqué, mais Sans
doute vous voulez parler de Rosalinde Et da courroux auquel son
cœur crispé se guindé... N'en doutez pas, elle est vexée
horriblement.

Myrtil En êtes-vous bien sûre?

Chloris

Ah ça, pour un amant Tout récemment élu, sur sa chaude sup-
plique Encore! et dans un tel concours mélancolique Malgré
qu'un tant soit peu plaisant d'événements, -Ne pouvez-vous pas

mieux employer les moments IM-emiers de nos premier amours,
ô cher Thésée, Hu'à vous préoccuper d'Ariane laissée?

— Mais taisons cela, (juitte à plus tard en parler. — r.h oui, là,
je vous jure, à ne vous rien celer, <Jue Rosalinde éprise encor
d'un infidèle, Trépigne, peste, enrage, et sa rancœur est telle
Qu'elle m'en a pris mon Sylvandre de dépit.

les uns et les autres. 229

Myrtil Et vous regrettez fort Sylvandre?

Chloris

Mal lui prit, Que je crois, de tomber sur votre ancienne amie?

Myrtil Et pourquoi?

Chloris Faux naïf! je ne le dirai mie.

MÏRTIL

Mais regrettez-vous fort Sylvandre?

Chloris

M'aimez-vous, \ous?

Myrtil

Vos yeux sont si beaux, votre...

Chloris

Êtes-vous jaloux De Sylvandre?

Myrtil, très vivement.

Oh oui !

(Se reprenant.)

Mais au passé, chère belle.

(jiLonis

Allons, un LeI aveu, bien que tardif, s'appelle l'ie galanterie et je l'admets ainsi.

Donc vous m'aimez?

MtRTIL, distrait, après un silence.

Uhoui!

ClILORIS

Ouel amoureux transi Vous seriez si d'ailleurs vous l'étiez de moi !

MvilTir,, inrme jfu i/ue précàtumnienl.

Douce Amie!

(llILoRIS

Ah, (que c'est froid ! « Douce amie! » 11 vous trousse Un compliment banal et prend un air vainqueur! J'aurai longtemps vos « oui » de tantôt sur le cœur.

.M V UTIL, indoteinmenl.

Permettez...

(JILCHUS

Mais voici Kosalinde et Sylvandre.

JNlVHTn^, comme réi'cilli eu sursaut.

Uosalinde!

SCENE YIII

Sylvandre, Rosalinde

Sylva NDPE Et voilà mon histoire en deux mots.

ROSALLXDE

Elle est telle Que j'y lis à l'envers l'histoire de Myrtil. Par un pressentiment inquiet et subtil Vous redoutez l'amour qui venait et sa lèvre Aux baisers inconnus encore, et lui qu'enfièvre Le souvenir d'un vieil amour désenlacé, Stupide autant qu'ingrat, il a peur du passe, Et tous deux avez tort, allez Sylvandre.

Sylvandri-:

Dites

Qu'il a tor

lLOSALLNDE

Non, tous deux, et vous n'êtes pas quittes. Et tous deux souffrirez, et ce sera bien fait.

Sylvandre

Après tout je ne vois que très mal mon forfait Et j'ignore très
bien quel sera mon martyr

(Minaudant.)

A moins que votre cœur...

ILLOSALLNDE

Vous avez tort de rire.

SVLVAXDRE

Je ne ris pas, je dis posément d'une part,
Que je ne crois point tant criminel mon départ
D'avec Cbloris, coquette aimable mais sujette
A caution, et puis, d'autre part je projette
D'être heureux avec vous qui m'avez bien voulu
Recueillir (juand brisé, dt'semparé, moulu,
lierné par ma maîtresse et planté là par elle,
.l'allais probablement me brûler la cervelle
Si j'avais eu quelque arme à feu sous mes dix doigts.
Oui je vais vous aimer, je le veux (je le dois
l']n oultre), je vais vous aimer à la folie...
Donc, arrière regrets, d("pil, mélancolie!
Je serai votr(î chien féal, ton petit loup

IJien doux...

ROSALLN'DE

Vous avez tort de rire, encore un coup.

Sylvandre

Encore un coup, je ne ris pas. Je vous adore,

J'idolâtre ta voix si tendrement sonore,

J'aime vos pieds, petits à tenir dans la main,

Qui font un bruit mignard et gai sur le chemin

Et luisent, rêves blancs, sous les pompons des mules.

Quand tes grands yeux, de qui les astres sont émules,

Abaissent jusqu'à nous leurs aimables rayons,

Comparable à ces fleurs d'été que nous voyons

Tourner vers le soleil leur fidèle corolle

Lors je tombe en extase et reste sans parole.

Sans vie et sans pensée, éperdu, fou, hagard,

Devant l'éclat charmant et fier de ton regard.

Je frémis à ton souffle exquis comme au vent l'herbe,

o ma charmante, ù ma divine, ù ma superbe,

Et mon àme palpite au bout de tes cils d'or ..

— A propos, croyez-vous que Chloris m'aime encor?

ROSALINDE

Et si je le pensais?

SYLVANDRE

Question saugrenue En efl'et!

ROSALINDE

Voulez-vous la vérité bien nue?

SYLVANDRE

rs'on! Que me fait? Je suis un sot, et me voici Confus, et je vous aime uniquement.

ROSALINDE

Ainsi, Cela vous est égal qu'il soit patent, palpable, Kvidonl, que Chloris vous adore...

SYLVANDRE

Du diable Si c'est possible! Elle! Elle! Allons donc!

(Soucieux tout à coup, à pari.

Hélas!

ROSALINDE

Quoi, \ uus on doutez?

Sylvandue

Ce cœur volage suit sa loi, Elle leurre à présent Myrtil...

ROSALINDE, pasiionément.

Elle le leurre, Dites-vous? Mais alors il l'aime!...

SVLVANDHE

Que je meure Si je comprends ce cri jaloux!

ROSALINDE

Ah, taisez-vous

Sylvandre Un trompeur! une folle!

Rosalinde

Es-tu donc jaloux De Myrtil, toi, hein, dis?

Sylvandre, comme frappé subitement d'une idée douloureuse.

Tiens! la fâcheuse idée Mais c'est qu'oui! me voici l'âme tout obsédée...

RoSALLNDE presque joyeuse.

Ah, vous êtes jaloux aussi, je savais bien !

SyLVAKDRE, à part.

1 ^'eignons encor.

(A Rosalinde.)

Je vous jure qu'il n'en est rien Et si vraiment je suis jaloux de quelque chose, Le seul Myrtil du temps jadis en est la cause.

Rosalinde

Trêve de compliments fastidieux. Je suis Très triste, et vous aussi. Le but que je poursuis Est le vôtre. Causons de nos deuils

identiques. Des malheureux ce sont, il paraît, les pratiques,

Cela, dit-on, console. Or nous aimons toujours

Vous Ghloris. moi Myrtil, sans espoir de retours

Apparents. Entre nous la seule difTérence

C'est que l'on m'a trahie, et que votre soufTrance

A vous vient de vous-même, et n'est qu'un châtiment.

Ai-je tort?

Sylvandre

Vous lisez dans mon cœur couramment, (^hère Chloris, je t'ai méchamment méconnue! Qui me rendra jamais la malice ingénue, Et ta gaité si bonne, et ta grAce, et ton cœur?

Rosalindf:

Et moi, par un destin bien autrement moqueur, Je pleure après Myrtil infidèle...

SVLVANDRE

Infidèle!

Mais c'est qu'alors Chloris l'aimerait. o mort d'elle ! J'enrage et je gémis! Mais ne disiez-vous pas Tantôt qu'elle m'aimait encore. — o cieux, là-bas, Regardez, les voilà.

HOSALINDE

Qu'est-ce qu'ils vont se dire?

{Ils remontent le théâtre.}

SCENE IX

Les précédents, Chloris, Myrtil

Chloris Allons, encore un peu de franchise, beau sire Ténébreux. Avouez votre cas tout à fait. Le silence, n'est-il pas vrai? vous étouffait, Et l'obligation banale oij vous vous crûtes D'imiter à tout bout de champ la voix des flûtes Pour quelque madrigal bien fade à mon endroit Vous étouffait, ainsi qu'un pourpoint trop étroit? Votre cœur qui battait pour elle dut me taire Par politesse et par prudence son mystère; Mais à présent que j'ai presque tout deviné, Pourquoi continuer ce mutisme obstiné?

Parlez d'elle, cela d'abord sera sincère. Puis vous souffrirez moins, et, s'il est nécessaire De vous intéresser aux souffrances d'autrui, J'ai besoin, en retour, de vous parler de lui!

jMyrtil Eh quoi, vous aussi, vous!

Chloris

Moi-même, hélas! moi-même Puis-je encore espérer que mon bien-aimé m'aime? Nous étions tous les deux Sylvandre, si bien faits

L'un pour l'autre! Quel sort jaloux, quel dieu mauvais rit ce malentendu cruel qui nous sépare? Hélas ! il fut frivole encor plus que barbare El son esprit surtout fit que son cœur pécha.

Myrtil

Espérez, car peut-être il se repent déjà, Si j'en juge d'après mes remords...

(// sautiloc.)

Et mes larmes!

(Sylindre et Chloris se pressent la main.) RoS.\LLNDE,
survenant.

Les pleurs délicieux! Cher instant plein de charmes!

M V UTIL

(l'est affreux!

CULORIS

o douleur!

ROSALINDE, sur la pointe du pied cl très bas.

Chloris!

Chloris

Vous étiez là !

UOSALINDE

Le sort capricieux qui nous désassembla A remis, faisant trêve
à son ire inhumaine, Syvandré en bonnes mains, et je vous le
ramène

Jurant son grand serment qu'on ne l'y prendrait plus. Est-il
trop tard ?

SyLVANDRE, à Chloris.

o point de refus absolu!

De grâce ayez pitié quelque peu. La vengeance Suprême c'est d'avoir un aspect d'indulgence, Punissez-moi sans trop de justice et daignez Ne me point accabler de traits plus indignés Que n'en méritent — non mes crimes — mais ma tête Folie, mais mon cœur faible et lâche...

{Il tombe à genoux.}

Chloris

Êtes-vous bête?

Relevez-vous, je suis trop heureuse à présent Pour vous dire quoi que ce soit de déplaisant I t je jette à ton cou chéri mes bras de lierre. Nous nous expliquerons plus tard (Et ma première Querelle et mon premier reproche seront pour L'air de doute dont tu reçus mon pauvre amour Qui, s'il a quelques tours étourdis et frivoles, N'en est pas moins, parmi ses apparences folles, Quelque chose de tout dévoué pour toujours) Donc, chassons ce nuage^ et reprenons le cours De la charmante ivresse où s'exalta notre âme.

(.4 liosaliiliile.)

Et quant à vous, soyez sûre, bonne Madame, De mon amitié franche — et baisez votre sœur.

(Les deux femmes s'embrassent.)

240 les uns et les autres.

Sylvandre o si joyeuse avec toute cette douceur!

ROSALINDE, à Myrlil.

Hue diriez-vous, Myrlil, si je faisais comme elle?

Myrtil Dieux! elle a pardonné, clémente autant que belle.

[A Rosalinde.)

o laissez-moi baiser vos mains pieusement!

Rosalinde

\oilà qui finit bien et c'est un cher moment Hue celui-ci. Sans plus parler de ces tristesses. Soyons heureux.

(.1 Chloris et à Sylvandre.)

Sachez enlacer vos jeunesses, Doux amis, et joyeux que vous êtes, cueillez La fleur rouge de vos baisers ensoleillés.

(Se tournant vers Myrlil.)

Pour nous, amants anciens sur qui gronda la vie, Nous vous admirerons sans vous porter envie, Ayant, nous, nos bonheurs discrets d'après-midi.

(Tuus les pcisoimaycs de la Scène I"> reviennent se yroiipcr comme au lever du rideau.)

Et voyez, aux rayons du soleil attiédi,

Voici tous nos amis qui reviennent des danses

Comme pour recevoir nos belles confidences.

SCENE X

Tous, groupés comme ci-dessus.

MeZZETLN, chantant.

Va, sans nul autre souci Que de conserver ta joie!

Fripe les jupes de soie Et goûte les vers aussi.

La morale la meilleure, En ce monde où les plus fous Sont les plus sages de tous, C'est encor d'oublier l'heure.

Il s'agit de n'être point Mélancolique et morose.

La vie est-elle une chose Grave et réelle à ce point?

(La toile tombe.)

PROLOGUE

En route, mauvaise troupe :

Partez, mes enfants perdus :

Ces loisirs vous étaient dus :

La Chimère tend sa croupe.

Partez, grimpés sur son dos, Comme essaime un vol de rêves
D'un malade dans les brèves Fleurs vagues de ses rideaux.

Ma main tiède qui s'agite Faihle encore, mais enfin Sans
fièvre^ et qui ne pafpih Plus que d'un effort divin.

48 JADIS J-: ■!■ N A (i U È K K.

Ma main vous bénit, petites Mouches de mes soleils noirs Et
(le mes iiuits hlanches. Vites, Parlez^ petits désespoirs.

Petits espoirs, douleurs, joies, Que dès hier renia Mon cœur
quêtant d'autres proies.

Allez, a'gri somnia.

•TADI^^. 249

PIERROT

.1 Léon Valade.

Ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air

Qui riait aux aïeux dans les dessus de porte;

Sa gaieté, comme sa chandelle, hélas! est morte,

Et son spectre aujourd'hui nous hante, mince et clair.

Et voici quo parmi l'effroi d'un long éclair Sa pâle blouse a
l'air, au vent froid qui l'emporte, D'un linceul, et sa bouche est
béante, de sorte Qu'il semble hurler sous les morsures du ver.

Avec le bruit d'un vol d'oiseaux de nuit qui passe, Ses manches
blanches font vaguement par l'espace Des signes fous auxquels
personne ne répond.

Ses yeux sont deux grands trous où rampe du phosphore

Et la farine rend plus effroyable encore

Sa face exsangue au nez pointu de moribond.

JADIS KT NAr;T:Krk.

ART POÉTIQUE

.1 Charles Morice.

De la musique avant toute chose, Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus sensible dans l'air.

Sans rien en lui (lui pèse ou qui pose.

Il faut aussi épier la nuance Choisir tes mots sans quelque
méprise : Rien de plus cher que la chanson grise Où l'Indécis au
Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles. C'est le grand jour
tremblant de midi, C'est par un ciel d'automne attiédi, Le lieu
fouillis des claires étoiles!

Il nous faut la Nuance encor, l'âme la Couleur, rien que la
nuance!

Oh! la nuance seule liasse .6 rêve au luth et la flûte au cor!

Fuis (le plus loin la Pointe assassine, L'Esprit cruel et le lièvre
impur, Qui font pleurer les yeux de l'Azur, Et tout et ail de basse
cuisine!

Prends l'éloquence et tords-lui son cou! // Tu feras bien, en
train d'énergie, De rendre un peu la Kime assagie, Si l'on n'y
veille, elle ira jusqu'où ?

Oh ! qui dira les torts de la machine?

Où l'enfant sourd ou quel nègre fou Vous a forgé ce bijou d'un
sou Qui sonne creux et faux sous la machine /

De la niu>i(pie encoi'e et toujours!

Que ton vers soit la chose envolée Ou'on sent qui fuit d'une
à\we en allée \'ei"s d'auties ciciix à (raulics amours.

(Juc ton vers soit la bonne aventure l'.parse au vent ciispé du
malin Oui va (leurant la menthe et le thym... VA tout le reste est
liltératui'e.

iTyt JADIS KT NAGUERE.

LE PITRE

Le tréteau qu'un orchestre emphatique secoue driiice sous les
grands pieds du maigre baladin Oui harangue, non sans finesse
et sans dédain, Les badauds piétinant devant lui dans la boue.

Le plaire de son front et le fard de sa joue Font merveille. Il
pérore et se tait tout soudain, Reçoit des coups de pieds au der-
rière, badin, Baise au cou sa commère énorme, et fait la roue.

Ses boniments, de cœur et d'âme approuvons-les. Son court
pourpoint de toile à (leurs et ses mollets Tournants jusqu'à Tabus
valent que l'on sarrète.

Mais ce qu'il sied à tous d'admirer, c'est surtout dette per-
ruque d'où se dresse sur la tête, Preste, une queue avec un pa-
pillon au bout.

LANGUEUR

A Georges Courteline.

Je suis l'Empire à la fin de la décadence, Qui regarde passer
les grands Barbares blancs En composant des acrostiches indo-
lents D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense. Là-bas on dit
qu'il est de longs combats sanglants. O n'y pouvoir, étant si faible
aux vœux si lents, O n'y vouloii" fleurir un peu cette existence!

O n'y vouloir, o n'y pouvoir mourir un peu ! Ah! tout est bu !
Bathylle, as-tu fini de rire»» ? Ah! tout est bu, tout est mangé!
Plus rien à dii'!

Seul, un poème un peu niais qu'un jette au iVu. Seul, un es-
clave un peu coureur qui vous néglige, Seul, un ennui d'on ne sait
quoi qui vous afflige:

254 JADIS]:t naguère.

L'AUBE A L'ENVERS

A Louh Dumoulin.

Le l*oint-du-Jour avec Paris au large.

Des chants, des tirs, les femmes « qu'on rêvait »,

La Seine claire et la foule qui fait

Sui" ce poème un vague essai de charge.

On danse aussi, car tout est dans la marge

Que fait le fleuve à ce livre parfait,

Et si parfois l'on tuait ou buvait

Le fleuve est sourd et le vin est litharge.

L<' l'iiii-du-Jour, mais c'est l'ouest de Paris ! lin calembour a
béné son histoire U'alTreux baisers et d'immondes paris.

En attendant que sonne l'heure noire OÙ les bateaux-omnibus
et les trains Ne partent plus, tirez, tirs, fringuez, reins!

NAGUÈRE

X A G L' J-. liE. 20/

PROLOGUE

Ce sont choses crépusculaires, Des visions de fin de nuit.

o Vérité, tu les éclaires Seulement d'uni' anhe (/ni hnl

Si pâle dans l'ombre abhorrée Qu'on doute encore jiar' ins-
tants Si c'est la lune qui les crée Sous l'horreur des rameaux
flottants.

Ou si ces fantômes moroses Vont tout à l'heure preuilm corps
Et se mêler au chœur des choses Dans les harmonieux décors

IADIS KT NAGUÈRE

D/i soli'il et de bi nlnre:

Doux à lliomme et proclamant Dieu Pour l'extase de r/njmue
pure Jusqu'à la douceur du ciel bleu.

XAGUÈiii:. 259

GRIMEN AMOLLIS

^l Villiers de l'Isle-Adam.

Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane, De beaux démons,
des Satans adolescents, Au son d'une musique mahométane Font
litière aux sept péchés de leur cinq sens.

C'est la fête aux sept Pèches : oh! qu'elle est belle! Tous les dé-
sirs rayonnaient en feux brutaux; Les Appétits, pages prompts
que Ion harcelle, Promenaient des vins roses dans des plateaux;

Des danses, sur des rythmes d'épithalames, Bien doucement
se pûmaient en longs sanglots J'^t de beaux chœurs de voix
d'hommes et de femmes Se déroulaient, palpitaient comme des
flots,

2Go JADIS ET X.V(îUÈRi:.

Et la bonté qui s'en allait de ces choses Était puissante et char-
mante tellement Que la campagne autour se fleurit de roses Et
que la nuit paraissait en diamants.

Or le plus beau d'entre tous ces mauvais anges Avait seize ans.
Sous sa couronne de fleurs, Les bras croisés sur les colliers et les
franges, Il rêve, l'œil plein de flammes et de pleurs.

En vain la fête autour se faisait plus folle, En vain les Satans,
ses frères et ses sœurs, Pour l'arracher au souci qui le désole
L'encourageaient d'appels, de bras caresseurs,

Il résistait à toutes cAlineries

Et le chagrin mettait un papillon noir

A son beau front tout chargé d'orfèvreries.

o l'immortel et terrible désespoir!

Il leur disait : o vous, laissez-moi tranquille' Puis les ayant
tous baisés bien tendrement Il s'évada d'avec eux d'un geste agile
I^eur laissant aux mains des pans de vêtement.

I^e voyez-vous sur la tour la i)lus céleste Du liant palais avec
une torche au j^oing; H la brandit comiuo un héros fait d'un
ceste. D'en bas. on croit que c'est une aube qui point.

NAGUÈRE. 261

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre Qui se marie
au claquement clair du feu Et que la lune est extatique d'entendre
: « o je serai celui-là qui sera Dieu 1

« Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,

« De ce conflit entre le Pire et le Mieux.

« Humilions, misérables que nous sommes,

« Tous nos élans, dans le plus simple des vœux.

(• Assez et trop de ces luttes trop égales! « Il va falloir qu'enfin
se rejoignent les « Sept péchés aux Trois Vertus Théologiques, «

Assez et trop de ces combats durs et laids !

t Et pour réponse à Jésus qui crut bien faire « En maintenant l'équilibre de ce duel, « Par moi l'Enfer dont c'est ici le repaire « Se sacrifie à l'Amour universel !

La torche tombe de sa main éployée.

Et l'incendie alors hurla s'élevant, Querelle énorme d'aigles rouges noyée Au remous noir de la fumée et du vent.

L'or fond et coule à flots et le marbre éclate. C'est un brasier tout Sjlendeur et tout ardeur, La soie en courts frissons comme de la ouate Vole à flocons tout ardeur et tout splendeur.

2C)2 JADIS]•: T N A (; u È r y .

Et les Satans mourants chantaient dans les flammes Ayant compris comme ils s'étaient résignés! Kt de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes Montaient parmi l'ouragan des bruits ignés.

Et lui, les bras croisés d'une sorte fière, Les yeux au ciel où le feu monte en léchant, Il dit tout bas une espèce de prière Qui va mourir dans l'allégresse du chant.

Il (lit tout bas une sorte de prière Les yeux au ciel où le feu monte en léchant., Ouand retentit un affreux coup de tonnerre Et c'est la fin d(^ l'allégresse et du chant.

On n'avait pas agréé le sacrifice, Quelqu'un de fort et de juste assurément Sans peine avait su démêler la malice VI[l'artifice en un orgueil qui se ment.

Et du palais aux cent tours aucun vestige^ Hien ne resta dans
ce désastre inouï, Afin que par le plus elTrayant prodige Ceci ne
fùl qu'un vain songe évanoui...

Et c'est la nuit, la nuit bleue aux mille étoiles. Une campagne
évangélique s'étend Sévère et douce, et vagues comme des voiles,
Les branches d'arbre onl l'air daller s'agitant,

XAGUÈRK. 203

De froids ruisseaux coulent sur un lit de pierre, Les doux hi-
boux nagent vaguement dans l'air Tout embaumé de mystère et
de prière; Parfois un flot qui saute lance un éclair;

La forme molle au loin monte des collines Comme un amour
encore mal défini Et le brouillard qui s'essore des racines Semble
un efl'ort vers quelque but réuni.

Et tout cela, comme un cœur et comme une âme, Et comme
un verbe, et d'un amour virginal Adore, s'ouvre en une extase et
réclame Le Dieu clément qui nous gardera du mal.

^ts-

AArox:R. • 267

PRIERE DU MATIN

o Seigneur, exaucez et dictez ma prière. Vous la pleine Sagesse et
la toute Bonté, Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,
Et qui m'avez aimé de toute éternité.

Car — ce bonheur terrible est tel, tel ce mystère Miséricordieux, que, cent fois médité, Toujours il confondit ma raison qu'il atterre — Oui, vous m'avez aimé de toute éternité,

Oui, votre grand souci c'est mon heure dernière. Vous la voulez heureuse et pour la faire ainsi, Dès avant l'univers, dès avant la lumière, Vous préparâtes tout, ayant ce grand souci.

268 A MO un

Exaucez ma prière après l'avoir formée De gratitude immense et des plus humbles vœux, Comme un poète scande une ode bien-aimée, Comme une mère baise un fils sur les cheveux.

Donnez-moi de vous plaire, et puisque pour vous plaire Il me faut être heureux, d'abord dans la douleur Parmi les hommes durs sous une loi sévère, Puis dans le ciel tout près de vous sans plus de pleur,

Tout près de vous, le Père éternel, dans la joie Éternelle, ravi dans les splendeurs des saints, O donnez-moi la foi très forte, que je croie Devoir souIVrir cent morts s'il plaît à vos desseins;

Et donnez-moi la foi très douce, que j'estime N'avoir de haine juste et sainte que pour moi. Que j'aime le pécheur en détestant mon crime. Que surtout j'aime ceux de nous encor sans foi;

Et donnez-moi la foi très humble. que je pleure Sur l'impropriété de tant de maux soufferts, Sur rinutilité des grâces et sur Theuro LAchemenl gaspillée aux efforts que je perds;

Et que votre Esprit Saint qui sait toute nuance Rende prudent mon zèle et sage mon ardeur : Donnez, juste Seigneur, avec la confiance. Donnez la méfiance à votre serviteur.

Que je ne sois jamais un objet de censure Dans l'action pieuse
et le juste discours; Enseignez moi l'accent, montrez-moi la me-
sure ; D'un scandale, d'un seul, préservez mes entours;

Faites que mon exemple amène à vous connaître Tous ceux
que vous voudrez de tant de pauvres fous,. Vos enfants sans leur
Père, un état sans le Maître, Et que, si je suis bon, toute gloire
aille à vous^

Et puis, et puis, quand tout des choses nécessaires,. L'homme,
la patience et ce devoir dicté, Aura fructifié de mon mieux dans
vos serres, Laissez-moi vous aimer en toute charité,

Laissez-moi, faites-moi de toutes mes faiblesses Aimer jusqu'à
la mort votre perfection, Jusqu'à la mort des sens et de leurs
mille ivresses,. Jusqu'à la mort du cœur, orgueil et passion.

Jusqu'à la mort du pauvre esprit lâche et rebelle Que votre vo-
lonté dès longtemps appelait Vers l'humilité sainte éternellement
belle, Mais lui, gardait son rêve infernalement laid,

Sur son gros rêve éveillé de lourdes rhétoriques. Spéculation
creuse et calculs im[]uissants Ronflant et s'étirant en phrases plé-
thoriques. Ah! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens!

270 A:\roi'R.

Placé à l'âme qui cruio, et (j'ai senti) c'est là qui voit Que tout est
vanité fors elle-même en Dieu; Place à moi, Seigneur, mar-
chant dans votre voie Et ne trébuchant qu'au ciel, seul espoir et
seul lieu!

me (Que cette âme soit la servante très douce Avant d'être Té-
pouse au trône non-pareil. Donnez-lui l'Oraison comme le lit de

mousse Où ce petit oiseau se baigne de soleil,

La paisible oiaison comme la fraîche etable Où cet agneau s'ébat et broute dans les coins i)'ombre et d'or quand sévit le midi redoutable Kt que Juin fait crier l'insecte dans les foin,

1/oraison bien en vous, fiU-ce parmi la foule, J'il-ce dans le tumulte et l'erreur des cités. Dunnez-lui Toiaison qui sourde et d'où découle l'ii ruisseau toujours clair d'austères vérités :

La mort, le noir péché, la pénitence blanche, 1/occasion à fuir et la grâce à guetter; Dunnez-lui l'oraison d'en haut et d'où s'épanche Le (leuve amer et fort [Ju"il lui faut remonter :

Morlilication spirituelle, épreuve Du feu par le désir et de l'eau par le pleur Sans (in d'être imparfaite et de se sentir veuve Diii amour (pie doit seule aviver la douleur,

Sécheresses ainsi que des trombes de sable Eu travers du torrent où luttent ses bras lourds, Un ciel de plomb fondu, la soif inapaisable Au milieu de cette eau qui l'assoiffé toujours,

Mais cette eau-là jaillit à la vie éternelle, Et la vague bientôt porterait doucement L'âme persévérante et mon amour fidèle Aux pieds de votre Amour fidèle, o Dieu clément !

La bonne mort pour quoi A'ous-Même vous mourûtes

Me ressusciterait à votre éternité.

Pitié pour ma faiblesse, assistez à mes luttes

Et bénissez l'effort de ma débilité!

Pitié, Dieu pitoyable! et m'aidez à parfaire L'œuvre de votre Cœur adorable en sauvant L'âme que rachetaient les affres du

Calvaire : Père, considérez le prix de votre enfant.

ECRIT EN

A Edmond LrpelU'tier,

J'ai naguère habité le meilleur des chAteaux

Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux :

Ouatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes^

Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles.

Le mur, étant de brique extérieurement,

Luisait rouge au soleil de ce site dormant,

31ais u'i lait de chaux, clair comme une aube qui pleure,

'iVndail légèrement la voiUe intérieure.

o (liane des yeux qui vont parler au cœur,

o réveil pour les sens éperdus de langueur,

Tiloire des fronts d'aïeuls, orgueil jeune des branches.

innocence et fierté des choses, couleurs blanches!

Parmi iIq^^ escaliers en vville, tout aciers

Et cuivres, luxes brefs encore émaciés,

Cette blancheur bleuâtre et si douce, à m'en croire,

(Jue relevait un peu la longue plinthe noire,
S'emplissait tout le jour de silence et d'air pur
Pour que la nuit y vînt rêver de pâle azur.
Une chambre bien close, une table, une chaise,
Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,
Du jour suffisamment et de l'espace assez,
Tel fut mon lot durant les longs mois là passés,
Et je n'ai jamais plaint ni les mois ni l'espace,
Ni le reste, et du point de vue où je me place,
Maintenant que voici le monde de retour,
Ah vraiment, j'ai regret aux deux ans dans la tour!
Car c'était bien la paix réelle et respectable,
Ce lit dur, cette chaise unique et cette table,
La paix où l'on aspire alors qu'on est bien soi,
Cette chambre aux murs blancs, ce rayon sobre et coi,
Qui glissait lentement en teintes apaisées
Au lieu de ce grand jour'diffus de vos croisées.
Car à quoi bon le vain appareil et l'ennui
Du plaisir, à la fin, quand le malheur a lui,
(Et le malheur est bien un trésor qu'on déterre)

Et pourquoi cet effroi de rester solitaire
Qui pique le troupeau des hommes d'à présent,
Comme si leur commerce était bien suffisant/
Questions! Donc j'étais heureux avec ma vie,
Reconnaissant de biens (pic iml, certes, n'envie.
(O fraîcheur de sentir qu'on n'a pas de jaloux!
(O bonté d'être cru plus uiallieur(Mix (jue tous!)
.le partageais les jours de cette solitude

274 AMoLiC.

Entre ces deux bienfaits, la prière et l'étude, Que délassait un peu de travail manuel. Ainsi les Saints! J'avais aussi ma part de ciel, Surtout quand, revenant au jour, si proche encore. Où j'étais ce mauvais sans plus qui s'édulcore En la luxure lâche aux farces sans pardon, Je pouvais supputer tout le prix de ce don : rs'être plus là, parmi les choses de la foule, S'y dépensant, plutôt dupe, pierre qui roule, Mais de fait un complice' à tous ces noirs péchés, N'être plus là, compter au rang des cœurs cachés, Des cœurs discrets que Dieu fait siens dans le silence. Sentir qu'on grandit bon et sage, et qu'on s'élance Du |>lus bas au plus haut en essors bien réglés. Humble, prudent, béni, la croissance des blés! — D'ailleurs nuls soins gênants, nulle démarche à faire. Deux fois le jour ou trois, un serviteur sévère Apportait mes repas et repartait muet.

Nul bruit. Ilien dans la tour jamais ne remuait Qu'une horloge au cœur clair qui battait à coups larges. C'était la liberté (la

seule!) sans ses charges, C'é-lail la dignité dans la sécurité!

o lieu presque aussitôt regretté que quitté, Ch.'Ueau, chAleau
magi(jue où mon àme s'est faite, Frais séjour où se vint apaiser la
tempête De ma laisoM allant à vau-l'eau dans mon sang, (ibà-
leau, château (|iii luis tout rouge et dors tout blanc, Comme un
bon fruit (l(> (|iii Jv goùl est sur mes lèvres Et désaltère encore
l'arrière-soif des fièvres,

AM(JL"K. 275

o sois béni, château d'où me voilà sorti Prêt à la vie, armé de
douceur et nanti De la Foi, pain et sel et manteau pour la route Si
déserte, si rude et si longue^ sans doute...

(Stickney, Angleterre.)

UN CONTE

.1 J. K. IlNi/snidiis.

Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme Et
comme un soldat répand son sang pour la patrie, Je voudrais
pouvoir mettre mon cœur avec mon âme Dans un beau cantique
à la sainte A'ierge Marie.

Mais je suis, hélas! un pauvre pécheur trop indigne, Ma voix
hurlerait parmi le chœur des voix des justes : Ivre encore du vin
amer de la terrestre vigne, VMc })Ourrait olTenser des oreilles
augustes.

Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches, il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème, Ouun agneau hélant n'éveille en nous aucuns reproches, Hue l'innocence nous ceigne un brûlant diadème,

A^{roI;}. 277

Il faut tout cela pour oser dire vos louanges, o vous Vierge Mère, ô vous Marie Immaculée, Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges, Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Du moins je ferai savoir à qui voudra l'entendre Comment il advint qu'une âme des plus égarées, Grâce à ces regards cléments de votre gloire tendre, Revint au bercail des Innocences ignorées.

Innocence, ô belle après l'Ignorance inouïe, Eau claire du cœur après le feu vierge de l'âme, Paupière de grâce sur la prunelle éblouie, Désaltèrement du cerf rompu d'amour qui brame 1

Ce fut un amant dans toute la force du terme :

Il avait connu toute la chair, infâme ou vierge,

Et la profondeur monstrueuse d'un épiderme,

Et le sang d'un cœur, cire vermeille pour son cierge!

(le fut un athée, et qui poussait loin sa logique Tout en méprisant les fadaïses qu'elle autorise, Et comme un forçat qui remâche une vieille chique Il aimait le jus flasque de la mécréantise.

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues, Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières; Bon que les amours pre-

nières fussent disparues. Mais cela n'excuse en rien l'excès de ses manières.

(Ç) fut, et quel préjudice! un Parisien fade, Vous savez, de ces provinciaux cent fois plus pires Oui pi\minent au sérieux !a plus sotté cascade Sans s'apercevoir, ô leur i\nie, que tu respirez;

Race de théâtre et de boutique dont les vices Llux-nièmes, avec leur odeur rance et renfermée, Lèveraient le cœur à des sauvages leurs complices, Kace de trottoir, race d'égout et de fumée!

I^ntln un sot, un infatué de ce temps bote

(Dont l'esprit au fond consiste à boire de la birre)

Et par-dessus tout une folle tête in(|uiète,

L'n cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère.

Mais sans doute, et moi j'inclinerais fort à \o croire, Dans (juebiue coin l)ien discret et sûr de ce cœur même, Il avait gardé comme qui dirait la mémoire I) avoir été ces petits enfants que Jésus aime.

Avait-il, — et c'est vraiment plus vrai que vraisemblable. Conservé dans le sanctuaire de sa cervelle \ olre nom, Marie, et votre titre vénérable, Comme un mauvais prêtre ornerait encor sa chapelle ?

Ou tout bonnement peut-être qu'il était encore, Malgi(' (oui son vice cl lout son crime et tout le reste, (let homme très simple qu'au moins sa candeur décore Un comparaison «l'un monde autour que Dieu déteste.

Toujours est-il que ce grand pécheur eut des conduites Folles à ce point d'en devenir trop maladroites, Si bien que les Tribunaux s'en mirent, — et les suites I Et le voyez-vous dans la plus étroite des boîtes?

Cellules! Prisons humanitaires! Il faut taire Votre horreur fadasse et ce progrès d'hypocrisie... Puis il s'attendrit, il réfléchit. Par quel mystère, o Marie, à vous, de toute éternité choisie?

Puis il se tourna vers votre Fils et vers sa Mère. Oh qu'il fut heureux, mais, là, promptement, tout de suite! Oue de larmes, quelle joie, ô Mère! et pour vous plaire, Tout de suite aussi le voilà qui bien vite quitte

Tout cet appareil d'orgueil et de pauvres malices, Ce qu'on nomme esprit et ce qu'on nomme la Science, Et les rires et les sourires où tu te plisses, Lèvre des petits exégètes de l'incroyance!

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène Entre ses doigts fiers les grains enflammés du liosaire, implorant de Vous, la Mère, et la Sainte, et la Heine. L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère!

o qu'il voudrait bien ne plus savoir plus rien du monde, Qu'adorer obscurément la mystique sagesse, (J'aimer le cœur de Jésus dans Textase profond»'. Dp penser à vous en même temps pendant la Messe.

280 AMOIR.

o faites cola, faites cette grt\ce à cette âme, o vous, Vierge Mère, o vous, Marie Immaculée, Toute en argent parmi l'argent de Tépitiialame, Oui posez vos pieds sur notre terre consolée.

BOUKNEMOUTH

A Francis Poiclevin.

Le long Ijois de sapins se tord jusqu'au rivage, L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins, Avec la ville autour déguisée en village : Chalets éparpillés, rouges dans le feuillage, Et les blanches villas des stations de bains.

Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère, Va, vient, creuse un vallon, puis monte vert et noir Et redescend en fins bosquets où la lumière Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière Qui s'étage bercé d'un vague nonchaloir.

•^HJ AMOUR.

A gauchie la tour lourde {eWe attend une flèche) Se dresse d'une église invisible d'ici, L'eslacade très loin; haute, la lour, et sèche : C'est bien l'anglicanisnie impérieux et rèche A qui l'essor du cœur vers le ciel manque aussi.

Il fait un de ces temps ainsi que je les aime, Ni brume ni soleil ! le soleil deviné, Pressenti, du brouillard mourant dansant à même Le ciel très haut qui tourne et fuit, rose de crème; L'atmosphère est de jxMle et la mer d'or fané.

1)(* la lour protestanf(^ il pail u'i chant de cloche, Puis deux et trois et (piatre, et puis huit à la fois, Instinctive harmonie allant de proeiie en proche, i'inthousiasme, joie, appel, douleur, reproche, Avec de l'or, du bioiizc et du feu dans la voix;

Bruit immense et bien doux que le long bois écoute! La Musique n'est pas plus belle. Cela vient Lentement sur la m(M- (jiii

chante et frémit toute, Comme sous une aruK'c au i)as sonne une
l'oute Dans récho (ju'un combat d"avant-gar(l(» retient.

La sonnerie est moite. Une rouge trahiee

De grands sanglots palpite et sV'tcint sur la mer.

L'éclair froid d'un couchant de la nouvelle année

Lnsînglante là-bas la ville couronnée

De nuit tombante, et vibre à l'ouest encor clair.

Le soir se fonce. Il fait glacial. J^'es'tacadc Frissonne et le res-
sac a gémi dans son bois Chanteur, puis est tombé lourdement en
cascade Sur un rh^'thmc brutal comme l'ennui maussade Qui
martelait mes jours coupables d'autrefois :

Solitude du cœur dans le vide de l'âme, Le combat de la mer et
des vents de l'hiver, L'Orgueil vaincu, navré, qui râle et qui dé-
clame, Et celte nuit oii rampe un guet-apens infâme, Catastrophe
flairé(% avant-goût de l'Enfer!...

Voici trois tintements comme trois coups de flûtes, îi'ois en-
cor, trois encor! TAngélus oublié S(' souvient, le voici qui dit :
Paix à ces luttes! Le Verbe s'est fait chair pour relever tes chutes,
Une vierge a conçu, le monde est délié!

Ainsi Dieu parle par la voix de Sa chapelle Sise à mi-cùto à
droite et sur le bord du bois... o Home, o Mère! Ci'i, geste cpïi
nous rapj)cllc Sans cesse au bonheur seul et donne au cœur re-
belle Et tiiste le conseil J)rati(jue de la Croix.

— La nuit est de velours. L'estacade laissée Tait par degrés son
bruit sous Teau qui refluit, l'ne route assez droil(3 heureuse-

ment tracée (iiuide jusque chez moi ma retraite pressée Dans ce
noir absolu sous le long bois muet.

Jiinvi.T IS77.

TU EUE

A Emile le Brun.

« Angels », seul coin luisant dans ce Londres du soir, Où
flambe un peu de gaz et jase quelque foule, C'est drôle que, sem-
blable à tel très dur espoir, Ton souvenir m'obsède et puissam-
ment enroule Autour de mon esprit un regret rouge et noir :

Devantures, chansons, omnibus et les danses

Dans le demi-brouillard oh fluc un goût de rhum,

Décence, toutefois, le souci des cadences,

Et même dans l'ivresse un certain décorum,

Jusqu'à riieurc où la brume et la nuit se font denses.

« Angels » ! jours déjà loin, soleils morts, flots tiais; Mes vieux
péchés longtemps ont rôdé par tes voies, Tout soudain rougis-
sant, misère! et tout surpris De se plaire vraiment ù tes honnêtes
joies, Eux pour tout le contraire arrivés de Paris!

Souvent l'incompressible Enfance ainsi se joue, FiH-cc dans ce
rapport infinitésimal, Du monstre intérieur qui nous crisper la
joue Au froid ricanement de la haine et du mal, Ou gonfle notre
lèvre amère en lourde moue.

I/Enfance baptismale émerge du pécheur, Inattendue, alerte,
et nargue ce farouche D'un sourire non sans franchise ou sans
fraîclieur, Oui vient, quoi qu'il en ait, se poser sur sa bouche A
lui, par un produit exquisement vengeur.

C'est la Grâce qui passe aimable et nous fait signe. o la simpli-
cité primilive, elle encor!

Cher recommencement bien humble! Fuite insigne De l'heure
vers Tazur mùrisseur de fruits d'or! Angels! ô nom « revu ».
calme et frais comme un cygne!

A MADAME X

Ex\ LUI ENVOYANT UNE PENSEE

Au temps où vous m'aimiez (bien sûr?) Vous m'envoyâtes,
fraîche éclore, Une chère petite rose, Frais emblème, message
pur.

Elle disait en son langage Les « serments du premier amour »

Votre cœur à moi pour toujours Et toutes les choses d'usage.

Trois ans sont passés. Nous voilà!

Mais moi j'ai gardé la mémoire De votre rose, et c'est ma
gloire De penser encore à ccl;i.

Ilclas ! si j'ai la souvenance.

Je n'ai plus la Heur, ni le cœur!

Elle est aux quatre vents, la fleur.

Le cœur? mais, voici que j'y pense,

Fut-il mien jamais? entre nous?

Moi, le bien bat toujours le même.

Il est toujours simple. Un emblème A mon tour. Dites, voulez-vous

Que, tout pesé, je vous envoie, Triste sélam, mais c'est ainsi,
Cette pauvre négresse-ci?

Elle n'est pas couleur de joie,

Mais elle est couleur de mon cœur; Je l'ai curillie à quelque
fente Du pavé captif que j'arpenne En ce lieu de juste douleur.

A-t-elle besoin d'autres preuves?

Acceptez-la pour le plaisir.

J'ai tant foit que de la cueillir,

Et c'est presque une fleur-des-veuves.

Ajkiouit. 289

UN VEUF PARLi:

Je vois un groupe sur la mci-.

Quelle mer? (^elle de mes larmes.

Mes yeux mouillés du vent amer Dans cette nuit d'om))re et
d'alarmes Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme ' Et son enfant déjà tout giand
Dans une barque où nul ne rame.

Sans mât ni vtjile, en i)l<'in courani.. Un jeune gar<;on, une
fi>mmet •

En plein courant dans l'ouragan!

L'enfant se cramponne à sa mère

(Jui ne sait plus où, non plus qu'on.

iS'i plus rien, et qui, folle, espère En le courant, en l'ouragan.

Kspérez en Dieu, pauvre folle, Crois en notre Père, petit.

La tempête qui vous désole, Mon cœur de là-haut vous prédit
nu'elle va cesser, petit, folle!

Et paix au groupe sur la mer, Sur cette mer de bonnes larmes!

Mes yeux joyeux dans le ciel clair.

Par cette nuit sans plus d'alarmes, Sont deux bons anges sur la
mer.

A:\roui{. 291

A LonS II DE BAVIKIIE

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire, Qui voulûtes mou-
rir vengeant votre raison Des choses de la politique, et du dc'lire
De cette Science intruse dans la maison,

De cette Science assassin de l'Oraison Et du Chant et de l'Art
et de toute la Lyre, Et simplement et plein d'orgueil on floraison
Tuâtes en mourant, salut. Hoi. bravo. Sire!

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Uoi De ce siècle où les
rois se font si peu de chose, Et le martyr de la liaison selon la Foi.

Salut à votre très unique apothéose,

VA que votre Ame ait son fier cortège, or et fer,

Sur un air magnitique cl joyeux de Wagner.

292 AMOIR.

A FERNAND LAMiLOIS

Vous vous êtes penché sui- ma mélancolie, Non comme un indiscret, non comme un curieux, Et vous avez surpris la clef de ma folie, Tel un consolateur attf'ntif et pirux.

El vous avez ouvert doucement ma serrure, Y mettant tout le temps, non ainsi qu'un voleur, Mais ainsi que quelqu'un qui préserve et rassure Un triste possesseur peut-être receleur.

Soyez aimé d'un cœur plus veuf (fue toutes veuves, Oui n'avait plus personne en qui pleurer vraiment. Soyez hénî d'une Ame errant au bord des fleuves Consolateurs si mal avec Ici" air dormant;

Que soient suivis des pas d'un but à la dérive Hier encor, vos pas eux-mêmes tristes, o Si tristes, mais que si bien tristes! et que vive Encore, alors! mais par vous pour Dieu, ce roseau.

Cet oiseau, ce roseau sous cet oiseau, ce blême Oiseau sur ce pâle roseau fleuri jadis, Et 'pâle et sombre, spectre et sceptre noir : Moi-même! Surrexit liodie, non plus : de profiindis.

Fiat! La défaillance a fmi. Le courage llevient. Sur votre bras permettez qu'appuyé Je marche en la fraîcheur de l'expirant

orage, Moi-même comme qui dirait défoudroNc.

LA, je vais mieux. Tantôt le calme s'en va naître. Il naît. Si vous voulez, allons à petits pas. Devisant de la vie et d'un bonheur peut-être Non, sans doute, impossible, en soninip, n'est-ce pas?

Oui, causons de bonheur, mais vous? pourquoi si triste Vous aussi? Vous si jeune et si triste, ù pourquoi, Dites? .Mais cela vous regarde, et si j'insiste C'est uniquement pour vous plaire et non pour moi.

Discrétion sans borne, immense symi»athie! C'est l'heure []ré-
cieuse, elle est unique, elle est Angélique. Tantôt l'avez-vous pressentie?

Avez-vous comme su — moi je l'ai — qu'il fallait

i;y4 AMOUR.

Peut-être bien, sans clou te, et quoique, et puisque, en somme. Éprouvant tant d'estime et combien de pitié. Laisser monter en nous, fleur suprême de l'homme, l'Vanchement, largement, simplement, l'Amitié.

A VICTOR HUGO

KN LUI KN VOYANT •' SAGESSE »

Nul parmi vos tlalleurs daujourciiiui n'a connu Mieux que moi la fierté d'admirer voire gloire : Votre nom m'enivrait comme un nom de victoire, Votre œuvre, je l'aimais d'un amour ingénu.

Depuis, la Vérité m'a mis le monde à nu. J'aime Dieu, son Église, et ma vie est de croire Tout ce que vous tenez, hélas! pour dérisoire. Et j'abhorre en vos vers le Serpent reconnu.

J'ai changé, comme vous. Mais d'une autre manière. Tout petit que je suis j'avais aussi le droit D'une évolution, la bonne, la dernière,

296 A Mon;

Or, je sais la louange, ù maître, que vous doit L'enthousiasme ancien; la voici franche, pleine, Car vous me fûtes doux en des heures de peine.

PARABOLES

Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien Dans ces temps de féroce ignorance et de haine; Mais donnez-moi la force et l'audace sereine Ue vous être à toujours fidèle comme un chien,

De vous être l'agneau destiné qui suit bien Sa mère et ne sait faire au pâtre aucune peine, Sentant qu'il doit sa vie encore, après sa laine. Au maître, quand il veut utiliser ce bien,

Le poisson, pour servir au Fils de monogramme. L'ilnon obscur qu'un jour en Iriomphe il monta, Et, dans ma chair, les porcs qu'à l'abîme il jeta.

(Jar l'animal, meilleur que l'homme cl (jue la femme, i^]n ces temps de révolte et de duplii-iii'», " h'ait son humble devoir avec sini[]licitt".

2iM AMOUR.

PENSEE DU SOIR

A Ernest Haynand.

(iuuché dans riierlte pAle et froide de l'exil,
Sous les ifs et les pins qu'argenté le grésil,
Ou bien errant, semblable aux formes que suscite
Le rôve, par l'borreur du paysage scytbe,
Tandis qu'autour, pasteurs de troupeaux fabuleux.
S'effarouchent les blancs Barbares aux yeux bleus,
Le poète de Tart d'Aimer, le tendre Ovide
l'jnbiasse l'borizon d'un long regard avide
Lt contempb? la mor immense tristement.

Le cheveu poussé rare et gris que Je tourment Des bises va
m«>lant sur le front qui se plisse, L'habit troué livrant la chair au
froid, complice, Sous l'aigreur du sourcil tordu l'œil terne et las,
La barbe épaisse, incultt3 el presque blanche, hélas!

A^rouR. 299

Tous ces témoins qu'il faut crun deuil expiatoire Disent une si-
nistre et lamentable histoire D'amour excessif, d'âpre envie et de
fureur Et quelque responsabilité d'Empereur.

Ovide morne pense à Rome et puis encore A Rome que sa gloire illusoire décore.

Or, Jésus! vous m'avez justement obscurci : Mais n'étant pas Ovide, au moins je suis ceci.

PAYSAGLiS

Au pays de mon père (ii voit des bois sans nombre. Là des loups font parfois luire leurs yeux dans Tt^mbro l'^t la myrtille est noire au pied du chêne vert. Xoire de profondeur, sur Fétang découvert. Sous la bise soufflant balsamiquement dure, L'eau saute à petits (lots, minéralement pure. Les villages de }}iorre ai'-doisiôre aux toits bleus Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux. Du bétail non pareil s'y fait des chairs friandes Sauvagementl un peu parmi les hautes viandes; l'^t riiabitantl, grâce à la Foi sauve, est heureux. Au pays de ma mère est un sol plantureux Où l'homme, doux d fort, vit, prince de la plaine, 1)" patients travaux pour (piolles moissons pleine, Avec, rares, des bouijuels d'arbres et de l'eau. L'industrie a sali par places ce tableau

A: ^rouR. 301

De paix patriarcale et de campagne dense

Et compromis jusqu'à des points cette abondance.

Mais l'ensemble est resté, somme toute, très bien.

Le peuple est froid et chaud, non sans un fond chrétien.

Belle, très au-dessus de toute la contrée,

Se dresse éperdument la tour démesurée

D'un gothique beffroi sur le ciel balancé

Attestant les devoirs et les droits du passé,
Et tout en haut de lui le grand lion de Flandre
Ilurleencrisd'ordansl'airmoderne: «Osez lesprendre!»
Le pays de mon rêve est un site charmant
Qui tient des deux aspects décrits précédemment :
Quelque âpreté se mêle aux saveurs géorgiques.
L'amour et le loisir même sont énergiques,
Calmes, équilibrés sur l'ordie et le devoir.
La vierge en général s'aljstient du nonchaloir
Dangereux aux vertus, et l'amant qui la presse
A coutume avant tout d'éviter la paresse
Où le vice puisa ses armes en tout temps.
Si bien qu'en mon pays tous les cœurs sont contents,
Sont, ou plutôt étaient.

Au cœur ou dans la tête, La tempête est venue. Est-ce bien la tempête? En tous cas, il y eut de la grêle et du feu. Et la misère, et comme un abandon de Dieu. La moitalité fut sur les mères taries Des troupeaux rebutés par Flierbe des prairies

III les jeunes sont morts après avoir languï D'un sort qu'on croyait parti d'où, jeté par qui? Dans les champs ravagés la terre diluée Comme une pire mer flotte en une buée. Des arbres détrempés les oiseaux sont partis, Laissant leurs nids et des sque-

lettres de petits. D'amours de fiancés, d'union des ménages Il n'est plus question dans mes tristes parages. Mais la croix des clochers doucement toujours luit, Dans les cages plus d'une cloche encore bruit, Et, béni signal d'espérance et de refuge, L'arc-en-ciel apparaît comme après le déluge.

... Car vraiment j'ai souffert beaucoup! Débusqué, traqué comme un loup Qui n'en peut plus d'errer en chasse Du bon repos, du sûr abri, Et qui fait des bonds de cal)ri Sous les coups de toute une race.

J'a Haine et l'Envie et l'Argent, Bons limiers au flair diligent, M'entourent, me serrent. Ça dure Depuis des jours, depuis des mois.

Depuis des ans! Dîner d'émois, Souper d'elVrois, pitance dure!

iMais, dans l'horreur du bois nal.il, Voici le Lévrier fatal, La Mort. — Ah: la hiHe et la brute!

Plus qu'à moitié mort, moi, la Mort Pose sur moi sa patte et mord Ce cœur, sans achever la lutte!

;)(4 AMoriî.

Et je reste sanglant, tirant Mes pas saignants vers le torrent Qui hurle à travers mon bois chaste.

Laissez-moi mourir au moins, vous, Mes frères pour de bon, les Loups! - Que ma sœur, la Femme, dévaste...

o1a Femme! Prudent, sage, calme ennemi, N'exagérant jamais ta victoire à demi, Tuant tous les blessés, pillant tout le butin, Et répandant le fer et la ilamme au lointain, Ou bon ami, peu sûr mais tout de même bon, Et doux, trop doux souvent, tel un feu de

l'charbon Qui berce le loisir, vous l'amuse et l'endort Et parfois induit le dormeur en telle mort Délicieuse par quoi Vâme meurt aussi 1 Femme à jamais quittée, ù oui! reçois ici, Xon sans l'expression d'un injuste regret. L'insulte d'un qu'un seul remord ramènerait. Mais comme tu n'as pas de remords plus qu'un if N'a d'ombre vive, c'est l'adieu délimitif. Arbre fatal sous quoi gît mal l'Humanité, Depuis Eden pour jusqu'à Ce Jour Irité.

306 AMOUH.

1 Jai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.

{ N'importe quand, n'importe quel et n'importe où, Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance, Et, le temps d'unj étreinte, il embrasse cent fois L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix ; Puis, quand l'illusion a replié son aile. Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle. Et laissant aux ingrats quelque chose de lui, Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui, il embarque aussitôt pour l'île des Chimères Lt n'en apporte rien que des larmes amères Ou'il savoure, et d'affreux désespoirs d'un instant, Puis rembarque.

Il est brusque et volontaire tant (Ju'en ses courses dans les infinis il arrive, Navigateur têtue, qu'il va droit à la rive, Sans plus s'inquiéter que s'il n'existait pas De recueil proche qui met son esquif à bas. Mais lui, fait de l'écueil un tremplin et dirige Sa nage vers le bord. L'y voilà. Le prodige >erait qu'il n'eût pas fait aivement le tour,

Du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au jour,

Et le tour et le tour encor du promontoire,

Et rien! Pas d'arbres ni d'herbes, pas d'eau pourboire,
La faim, la soif, et les yeux brûlés du soleil,
Et nul vestige humain, et pas un cœur pareil !
Non pas à lui, — jamais il n'aura son semblable, —
Mais un cœur d'homme, un cœur vivant, un cœur palpable.
Fût-il faux, fût-il lâche, un cœur! quoi, pas un cœur!
Il attendra, sans rien perdre de sa vigueur
Que la fièvre soutient et l'amour encourage,
Qu'un bateau montre un bout de mâât dans ce parage.
Et fera des signaux qui seront aperçus.
Tel il raisonne. Et puis fiez-vous là-dessus! —
Un jour il restera non vu, l'étrange apôtre.
Mais que lui fait la mort, sinon celle d'un autre?
Ah, ses morls! Ah, ses morts, mais il est plus mort qu'eux !
Quelque fibre toujours de son esprit fougueux
Vit dans leur fosse et puise une tristesse douce;
11 les aime comme un oiseau son nid de mousse;
Leur mémoire est son cher oreiller, il y dort,
11 rêve d'eux, les voit, cause avec et s'endort
Plein d'eux que pour encor quelque effrayante affaire.

J'ai la fureur d'aimer. Qu'v faire? Ah, laisser faire!

La Belle au Bois dormait. Ceiulrillon sommeillait. -Madame Barbe-jjleue ■ ' elle attendait ses frères; Et le Petit Poucet, loin de l'ogre si laid, Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.

L'Oiseau couleur-de-lemps planait dans Taii' léger Qui caresse la feuille au sommet des bocages Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager Semaille, fenaison, et les autres ouvi-ages.

Les llcursdcs champs, les (leurs innomi^rables des champs. Plus belles qu'un jardin où rilomine a mis ses tailles. Ses coupes et son goût à lui, — les fleurs des gens! — l'^ioUaient comme un tissu très fin dans Tor des pailles,

VA, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité, Au vent fort mais alors atténué, de l'heure Où l'après-midi va mourir. l"^\t la bonté l)n paysage au cœur disait : Meurs ou demeure!

AMOLK. 309

Les blés encore verts, les seigles déjà blonds Accueillaient l'hirondelle en leur flot pacifique. Un tas de voix d'oiseaux criait vers les sillons Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique...

Peau-d'Ane rentre. On bat la retrait*' — écoutez! — Dans les Etats voisins de Uiquet-à-la-lloppe, Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés, Le boin coin où se coupe et se trempe la soupe t

ALLEGOUIE

Un très vieux temple antique s'écroulaiiL Sur le sommet indé-cis d'un mont jaune, Ainsi qu'un roi di'chu pleurant son trône, Se mire. pâle, au tain d'un fleuve lent.

(Grèce endormie et regard somnolent, Une naïade âgée, auprès
d'un aulne, Avec un brin de saule agace un faune Oui lui sourit,
bucolique et galant.

Sujet naïf et fade qui m'attristes, Dis, quel poète entre tous les
artistes, Ouel ouvrier morose t'opéra,

Tapiserie usée et surannée, Banale comuïc un décor d'opéra.

Factice, hélas i comme ma destinée /

SAPIIO

Furieuse, les yeux caves et les seins roides, Sapho, que la lan-
gueur de son désir irrite, (l'omme une louve court le long des
grèves froides.

Elle songe à Phaon, oublieuse du lîite, . Et, voyant à ce point
ses larmes dédaignées. Arrache ses cheveux immenses par
poignées;

Puis elle évoque, en des remords sans accalmies, Ces temps où
rayonnait, pure, la jeune gloire De ses amours chantés en vers
que la mémoire De TAmé va redire aux vierges endormies :

Kt voilà qu'elle abat ses paupières blèmies Et saute dans la
mer où l'appelle la Moire, — Tandis qu'au ciel éclate, incendiant
l'eau noire, Le pâle Séléné qui venge les Amies.

FILLE

« Capcllos de Angeles. »

{Friandise espagnole

C'est une laide de Boucher Sans poudre dans sa chevelure,
Follement blonde et d'une allure Vénustc à tous nous débaucher.

Mais je la crois mienne entre tous,

Cette crinière tant baisse,

Cette cascabelle embrasée

Qui m'allume par tous les bouts.

Elle est à moi bien plus encor (omme une flamboyante en-
ceinte Aux entours do la porte sainte, L'aime, la dive toison d'oi"!

Et (|ni pourrait dire ce corps Sinon moi, son chantre et son
prêtre, Kt son esclave humble et son maître Oui s'en damnerait
sans remord?.

Son cher corps rare, harmonieux.

Suave, l)lanc comme une rose lîianche, blanc de lait pur., et
rose Comme un lys sous de pourpres cieux?

Cuisses belles, seins redressants, Le dos, les reins, le ventre,
fêle Pour les yeux et les mains en quête Et pour la bouche et tous
les sens?

Mignonne, allons voir si ton lit A toujours sous le rideau rouge
L'oreiller sorcier qui tant bouge Et les draps fous. o vers Ion lit !

PA l^ \I.r, ki,i:m i:x r. :ii7

AL'IJUirX

Et des châtaignes aussi.

[Chânon de ilalOronk.)

Tes yeux, tes cheveux in-Jécis.

L'arc mal précis de tes sourcils, La fleur pAIotte de la bouche,
Ton corps vague et pouillant dodu.

Te donnent un air peu farouclio A qui tout mon huunnage est
dCi.

Mon hommage, ah! []ailj](Mi, tu l'as.

Tous les soirs, quels joie et soûlas, o ma très sortable châtaine,
Quand vers mon lit tu viens, les seins lloides, et quelque peu
hautaine.

Sûre de mes humbles desseins.

;n8 l'ARM, I, ELEMENT.

Les seins roides sogs la chemise, Fièvre de la fête promise A tes
sens partout et longtemps.

Heureuse de savoir ma lèvre, Ma main, mon tout, impénitents
De ces péchés qu'un foi s'en sèvre!

Siire de baisers savoureux

Dans le coin des yeux, dans le creux

Des bras et sur le])Out des mammes,

Sûre de ragnouillement

Vers ce buisson ardent des femmes

l'-ollement, fanatiquement !

i'^t hautaine puisque tu sais Que ma chair adore à l'excès Ta
chair et que tel est ce culte Qu'après chaque mort, — quelle mort!

Elle renaît, dans quel tumulte!

Pour mourir encore et plus fort.

Oui, ma vague, sois orgueilleuse, Car ra<lieuse ou sour-
cilleuse, .le suis ton vaincu, tu m'as tien :

'lu me roules comme la vague Dans un- délice bien païen, VA
lu n'es pas déjà si vague?

l'AR A F,I,^;^,^:^r knt. 'M9

IMEMISSION FAUSSE

Dame souris trotte, Noire dans le gris du soiï" Dame souris
trotte Grise dans le noir.

On Mjnne la cloche.

Doinez, les bons pi'isonnieis!

On sonne la cloche :

Faut que vous dormiez.

Pas de mauvais rêve, Ne pensez (ju'à vos amours.

Pas de mauvais rêve :

Les belles toujours!

Le grand clair de lune!

On ronfle ferme à cùté

Le grand c "° .En réalité!

Le grand clair de lune

Un nuage passe, Il fait noir comme on un four Un nuage
passe.

Tiens, le petit jour!

Dame souris trotte, Uoso dans les rayons hieus.

Dame souris ti'otte :

Debout, paresseux!

l'A i; A i.i.i.: f,i:MKN T. 'Adl

AUTRE

La cour se fleurit do souci Comme le front De to.us ceux-ci .

Qui vont en rond

En (lageolant sur leur fémur

Débilité Le long l'ou de clarté

Le long du mur

Tournez, Sgimsons sans Dalila,

Sans IMiilistin,

Tournez bien la

Meule au dcslin.

Vaincu risible de la loi,

Mouds tour à tour

Ton CHMir. ta foi

El ton amour!

^Z ' PAU A M.KLKMENT.

Ils vont ! et leurs pauvres souliers Font un bruit sec, Humiliés.

La pipe au bec.

l'as un mot ou l)ien le cachot, Pas un soupir.

Il fait si chaud Qu'on croit mourir.

.l'en suis (le cecircjue effaré, Soumis d'ailleurs l-t jM'c'paré A
tous malheurs.

Et pourquoi si j'ai contrislé Ton vœu tèlu.

Société, Me choicrais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs, Doux vagabonds.

Filous en lleur.

Mes chers, mes bons,

r'u nions philosophiquement, IVomenons-nous Paisiblement :

Kien faire est doux.

PARALLÈLE M H \ T. I

RÉVERSIBILITÉS

Tolui in uialiijno pou lus.

Entends les pompes (|ui lont

Le cri des chats.

Des sifflets viennent et vont

Comme en pourchas.

Ah, dans ces tristes décors Les Déjà sont les Encors!

o les vagues Angélus!

(Qui viennent d'où f) Vois s'allumer les Saluls

Du fond d'un trou.

Ah, dans ces mornes séjours Les Jamais sont les Toujours!

'AM J ' a 1 ; a I. j. k l I ; m e n t.

Muels rôves épouvaiUés,

Vous grands ni'brs blancs!

Que de sanglots réi)étés, Fous ou dolents!

Ah, dans ces piteux retraits

Les Toujours sont les Jamais !

Tu meurs doucereusement, ' .

Obscurément, Sans qu'on veille, o cœur aimant.

Sans testament!

Ah, dans ces deuils sans rachats Les Lncors sont les Déjàs!

A LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE

C'est à cause du clair de la lune Que j'assume ce masque nocturne
Et de Saturne penchant son urne Et de ces lunes l'une après
l'une.

Des romances sans paroles ont, D'un accord discord ensemble
et frais, Agacé ce cœur fadasse exprès, o le son, le frisson qu'elles
ont!

Il n'est pas que vous n'ayez fait grâce A quelqu'un qui vous je-
tait l'ofTense : Or, moi, je pardonne à mon enfance Revenant far-
dée et nrtn sans grdce.

Je pardonne à ce mensonge-là En faveur, en somme, du plai-
sir Très banal drôlement qu'un loisir Douloureux un peu
m'inocula.

L'IMPUDENT

La misère et le mauvais œil.

Soit dit sans le calomnier, Ont fait à ce monstre d'orgueil Une
âme de vieux prisonnier.

Oui, jettatore, oui, le dernier Et le premier des gueux en deuil
De l'ombre même d'un denier Qu'ils poursuivront jusqu'au
cercueil

Son regard mûrit les enfants.

Il a des refus triomphants.

Même il est bote à sa façon.

Beautés passant, au lieu de sous.

Faites à ce mauvais garçon L'aumône seulement — de vous.

BALLADE DE LA VIE EN ROUGE

L'un toujours vit la vie en rose, Jeunesse qui n'en finit plus, Se-
conde enfance moins morose, Ni vœux, ni regrets superflus.

Ignorant tout flux et reflux, Ce sage pour qui rien ne bouge
Règne instinctif : tel un phallus.

Mais moi je vois la vie en rouge

L'autre ratiocine et glose Sur des modes irrésolus, * Soupe-
sant, pesant chaque chose De mains gourdes aux lourds calus.

Lui faudrait du temps tant et plus Pour se risquer hors de son
bouge.

Le monde est gris à ce reclus.

Mais moi je vois la vie en rouge.

Lui, cet autre, alentour il ose Jeter des regards bien voulus,
Mais, sur quoi que son œil se pose, Il s'exaspère où tu te plus,
OEil des philanthropes joufflus; Tout lui semble noir, vierge ou
gouge, Les hommes, vins bus, livres lus.

Mais moi je vois la vie en rouge.

MAINS

Ce ne sont pas des mains d'altesse, De beau prélat quelque peu
saint.

Pourtant une délicatesse V laisse son galbe surcint.

Ce ne sont pas des mains d'artiste.

De poète proprement dit.

Mais quelque chose comme triste En fait comme un grouj^e
en petit;

Car les mains ont leur caractère, C'est tout un monde en mou-
vement Où le pouce et ramiculaire Donnent les pôles de l'aimant.

Les météores de la tête Comme les tempêtes du cœur.

Tout s'y répète et s'y reflète Par un don logique et vainqueur.

Ce ne sont pas non plus les palmes D'un rural ou d'un faubou-
rien ; Encor leurs grandes lignes calmes Disent « Travail qui ne
doit rien ».

Elles sont maigres, longues, grises.

Phalange large, oncle carré.

Tels en ont aux vitraux d'églises Les saints sous le rinceau doré,

Ou tels quelques vieux militaires Déshabitués des combats Se rappellent leurs longues guerres Qu'ils narrent entre haut et bas.

Ce soir elles ont, ces mains sèches.

Sous leurs rares poils hérissés, Des airs spécialement rêches, Comme en proie à d'Après pensers.

Le noir souci qui les agace, Leur quasi-songe aigre les font Faire une sinistre grimace A leur façon, mains qu'elles sont.

J'ai peur à les voir sur la table Préméditer là, sous mes'yeux.

Quelque chose de redoutable, D'inflexible et de furieux.

La main droite est bien à ma droite, L'autre à ma gauche, je suis seul.

Les linges dans la chambre étroite Prennent des aspects de linceul,

Dehors le vent hurle sans trêve,

Le soir descend insidieux...

Ah ! si ce sont des mains de rêve.

Tant mieux, — ou tant pis, — ou tant mieux.

LES MORTS QUE

Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe

Se vengent toujours.

Us ont leur manière, et plaignez qui tombe

Sous leurs grands coups sourds.

Mieux vaut n'avoir jamais connu la vie, Mieux vaut la mort
lente d'autres suivie, Tant le temps est long, tant les coups sont
lourds.

Les vivants qu'on fait pleurer comme on saigne

Se vengent parfois.

Ceux-là qu'ils ont pris, qu'un chacun l'^s plaigne,

Pris entre leurs doigts.

Mieux vaut un ours et les jeux de sa patte, Mieux vaut cent fois
le chanvre et sa cravate. Mieux vaut l'édredon d'Othello cent fois.

:\34 l'Ai; A I.r,KLl■: ^r^;NT.

O toi, persécuteur, crains le vampire

Et crains l'étrangleur : ' Leur jour de colère apparaîtra pire

Que toute douleur.

Tiens ton âme prête à ce jour ultime Qui surprendra l'assassin
comme un crime Et fondra sur le vol comme un voleur.

PIERUOT CiAMIN

Ce n'est pas Pierrot en herbe Non plus que Pierroi en gerbe,
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.

Pierrot gamin, Pierrot goss<3, Le cerneau hors de ki cosse.

C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot!

Bien qu'un rien plus haut qu'un mètre,

Le mignon drôle sait mettre

Dans ses yeux l'éclair d'acier

Qui sied au subtil g/'nie

l>e sa malice infinie

De poète -grimacier.

Lèvres rouge-de-blessure Où sommeille la luxure, Face pâle
aux rictus fins, Longue, très accentuée.

Qu'on dirait habituée A contempler toutes fins,

Corps fluet et non pas maigre.

Voix de fille et non pas aigre, Corps d'éphèbe en tout petit,
Voix de tête, corps en fête.

Créature toujours prête A soûler chaque appétit.

Va, frère, va, camarade, Fais le diable, bats l'estrade Dans ton
rêve et sur Paris Et par le monde, et soit l'âme Vite, haute, noble,
infâme De nos innocents esprits!

Crandis," car c'est ia coutume, Cube ta riche amertume, Exa-
gère la gaieté.

Caricature, auréole.

I^a grimace et le symbole De notre simplicité!

DE LA MAUVAISE REPUTATION

Il eut des temps quelques argents

Et régala ses camarades

D'un sexe ou deux, intelligents

Ou charmants, ou bien les deux grades,

Si que dans les esprits malades

Sa bonne réputation

Subit que de dégringolades f

Lucullus ? Non. Trimalcion.

Sous ses lambris, c'étaient des chants Et des paroles point trop fades.

Eros et Hacchos indulgents Présidaient à ces sérénades

Qu'accompagnaient des^embrassades.

Puis chœurs et conversation Cessaient pour des lins peu maussades.

Lucullus?Non. Trimalcion.

L'aube pointait et ces méchants La saluaient par cent aubades
Qui réveillaient au loin les gens De bien, et par mille rasades.

Cependant de vagues brigades — Zèle ou dénonciation — Ver-
balisaient chez des alcades Lucullus? ^on. Trimalcion.

ENVOI

Prince, ù très haut marquis de Sade, Un souris pour votre scion
Fier derrière sa palissade.

Lucullus? Non. Trimalcion.

CAPRICb:

O poète, faux pauvre et faux riche, homme vrai. Jusqu'en l'ex-
térieur riche et pauvre pas vrai, (Dès lors, comment veux-tu
qu'on soit sûr de ton cœur?) Tour à tour souple drôle et monsieur
sompptueux. Du vert clair plein d' « espère » au noir componc-
tueux. Ton habit a toujours quelque détail blagueur.

Un bouton manque. Un fil dépasse. D'où venue Cette tache, —
ah ça, malvenue ou bienvenue? — Qui rit et pleure sur le cheviot
et la toile ! Nœud noué bien et mal, soulier luisant et terne. Bref,
un type à se pendre à la Vieille Lanterne Comme à marcher, gai
proverbe, à la belle étoile, (iueux, mais pas comme ça, l'homme
vrai, le seul viai. Poète, va, si ton langage n'est pas vrai. Toi l'es, et
ton langage, alors! Tant pis pour ceux Oui n'auront pas aimé,
fous comme autant de lois.

La lune pour chauffer les sans femmes ni toits, La mort, ah,
pour bercer les cœurs malchanceux.

Pauvres cœurs mal tombés, trop bons et très fiers, certes
Car l'ironie éclate aux lèvres belles, certes,
De vos blessures, cœurs plus blessés qu'une cible,
Petits sacrés cœurs de Jésus plus lamentables,
Va, poète, le seul des hommes véritables^.
Meurs sauvé, meurs de faim pourtant le moins possible.

A VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Tu nous fuis comme fuit le soleil sous la mer
Derrière un rideau lourd de pourpres léthargiques,
Las d'avoir splendi seul sur les ombres tragiques
De la terre sans verbe et de l'aveugle éther.

Tu pars, âme chrétienne on m'a dit résignée,
Parce que tu savais que ton Dieu préparait
Une fête enfin claire à ton cœur sans secret,
Une amour toute flamme à ton amour ignée.

Nous restons pour encore un peu de temps ici,
Conservant ta mémoire en notre espoir transi.
Tels les mourants savourent l'huile du saint Chrême.

Villiers, sois envié comme il aurait fallu]*ar tes frères impatients
du jour suprême Où saluer en toi la gloire d'un élu.

N H EUH

Bon pauvre, ton vêtement est léger

Comme une brume, Oui, mais aussi ton cœur, il est léger

Comme une plume, Ton libre cœur qui n'a qu'à plaire à Dieu,

Ton cœur bien quitte De toute dette humaine; — en quelque lieu

Que l'homme habite, Ta part de plaisir et d'aise paraît

Peu suffisante.

Ta conscience en revanche apparaît

Satisfaisante, Ta conscience que, précisément,

Tes malheurs mêmes Ont dégagée, en ce juste moment, Des soins suprêmes.

Ton boire et ton manger sont, je le crains,

Tristes et mornes; Seulement, ton corps faible a, dans ses reins.

Sans fin ni bornes, Des forces d'abstinence et de refus

Très glorieuses, Et des ailes vers les cieux entrevus

Impérieuses...

L'amour de la Patrie est le premier amour Et le dernier amour
après l'amour de Dieu, C'est un feu qui s'allume alors que luit le
jour Où notre regard luit comme un céleste feu,

C'est le jour baptismal aux paupières divines De l'enfant, la ru-
meur de l'aurore aux oreilles Frais écloses, c'est l'air emplissant
les poitrines En fleur, l'air printanier rempli d'odeurs vermeilles

L'enfant grandit, il sent la terre sous ses pas Qui le porte, le
berce, et, bonne, le nourrit, Et douce, désaltère encore ses repas
D'une liqueur, délice et gloire de l'esprit.

Puis l'enfant se fait homme ou devient jeune lille, Et cepen-
dant que croît sa chair pleine de grâce, Son âme se répand par
delà la famille Et cherche une diie sœur, une chair qu'il enlace;

Et quand il a trouvé cette âme et cette chair, Il naît d'autres
enfants encore, fleurs de fleurs Qui germeront aussi le jardin
jeune et cher Des générations d'ici, non pas d'ailleurs.

L'homme et la femme ayant l'un et l'autre leur tâche, S'en vont
chacun un peu de son côté. La femme, Gardienne du foyer tout le
jour sans relâche, La nuit garde, l'honneur comme une chaste
flamme;

L'homme vague aux durs soins du dehors; les travaux. La pa-
role à. porter — sûr de ce qu'elle vaut — Sévère et prohe et douce,
et rude aux discours faux, VX la nuit le ramène entre les hras
qu'il faut.

Tous doux, si pacifique est leur course terrestre. Mourront bé-
nis de fils et vieux dans la patrie; Mais (jue le noir démon, la
Guerre, essore l'œstre, Que l'air natal s'empourpre aux reflets de
tuerie,

Que l'étranger mette son pied .sur le vieux sol Nourricier, —
imitant les peuples de tous bords, Saragosse, Moscou, \o Uusse.
l'Espagnol, La France de Quatre-vingt-treize, i'homme alors.

Magnifié soudain, à son œuvre se hausse, Et tragique, et classique, et très fort, et très calme, Lutte pour sa maison ou combat pour sa fosse, Meurt en pensant aux siens ou leur conquiert la palme

S'il survit il reprend le train de tous les jours. Élève ses enfants dans la crainte du Dieu Des ancêtres, et va refleurir ses amours Aux flancs de l'épousée éprise du fier jeu.

L'âge mûr est celui des sévères pensées, Des espoirs'soucieux, des amitiés jalouses, C'est l'heure aussi des justes haines amassées, Et quand sur la place publique, habits et blouses.

Les citoyens discords dans d'honnêtes combats (Et combien douloureux à leur fraternité !) S'arrachent les devoirs et les droits, et non pas Pour le lucre, mais pour une stricte équité,

Il prend parti, pleurant de tuer, mais terrible Et tuant sans merci comme en d'autres batailles, Le sang autour de lui giclant comme d'un crible, Une atroce fureur, pourtant sainte, aux entrailles.

Tué, son nom. C'est l'honneur ou non, reste honoré. Proscrit ou non, il meurt heureux, dans tous les cas, D'avoir voué sa vie et tout au Lieu Sacré Qui le fit homme et tout, de joyeux petit gas.

Sa veuve et ses petits garderont sa mémoire, La terre sera douce à cet enfant fidèle Oh le vent pur de la Patrie, en plis de gloire, Frissonnera comme un drapeau tout fleurant d'Elle.

III. Un dahlia

VIII. bacio 39

ÇAVITIU io

SIÔRKNADE 47

NOCTURNE PAIUSIKN SI

CKSAU HORGIA 59

lî

H Cliiii- th' lune (;3

— l\'intomime G4

TABT.F. DKS :\r ATI ÈRES. 355

■ Sur l'herbo 63

L'allée 66

u-A la promenade 67

Les ingénus 69

Cortège 70

Les coquillages 72

^•Fantoques 74

^Gythère 75

En bateau 76

Le faune 78

* Mandoline 79

A Clynienc 84

Lettre 83

Les indolents 83

♦-floloinbine 87

L'amour par terre 89

X En sourdine 91

»-'Golloque sentimental 93

LA l^ONiNE CHANSON

JADIS ET NAGUÈRE

JADIS

En roulo, mauvaise troupe! 217

»-Pierrot 249

«Art pouûli(iiie 2;")o

w-Lc pitre 252

Langueur 203

L'aube i l'envers 204

NAGUÈRE

Ce sont choses crépusculaires 2')7

»-r4rimoii nmoris 259

vni

Prière du matin 267

Écrit on 1870 272

TABLE DKS MATIÈRES. 359

Un conte "270

Bournemouth ;281

Tlierc !28o

A madame X"*, en lui envoyant une pensée 287

Un veuf parle 289

A Louis II de Bavière 291

A Fernand Langlois 292

A Victor Hugo 295

Paraboles 297

Pensée du soir 298

Paysages ;500

Car vraiment j'ai souffert beaucoup 303

o la Femme f Prudente, sage, calme, ennemi 300

J'ai la fureur d'aimer 306

La Belle au bois dormait 308

Allégorie

Saijjio .

Fille. . .

Auburii HI7

Impression fiMis^i' ;h1î)

Autre ',\'2[

Réversibilités , .• ;;i';;

A la manière de l'iiiiil VerliiiiK- ;jo-;

L'impudeiil ;;-j7

Ballade do l.i x'in en rougi' ;i-2s

Mains ;;;jO

Les Mïorls .|iio sào

Pierrot gauiiii 335

|{;illi(do de \, \ m;iii\ .ii-e 1 r|i iil ,il i.>ii X^-j

Uiprice ;{;;;)

) Il

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/choixdeposiesoooverl>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.